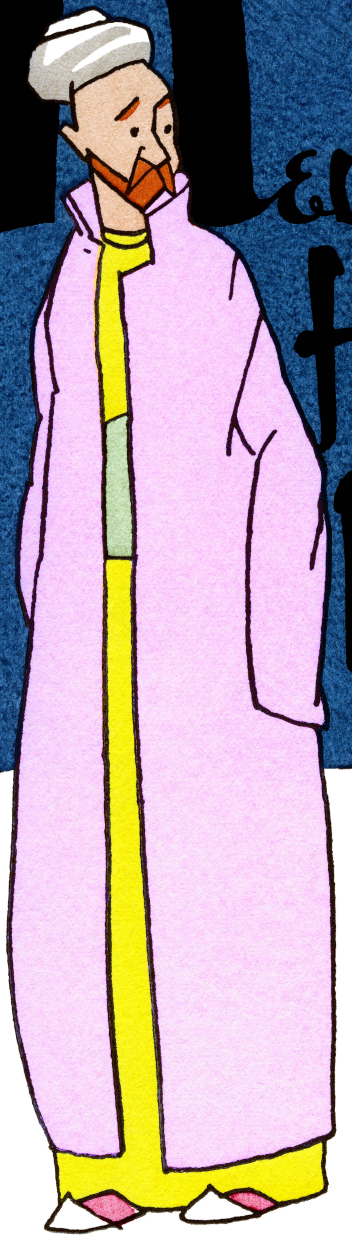
Merveilleuses Histoires de Nasr Eddine



RACONTÉES PAR
PIERRE MILLE
ILLUSTRÉES PAR
JACQUES TOUCHET
ÉDITÉES PAR
RENÉ KIEFFER
PARIS

MERVEILLEUSES HISTOIRES DE NASR'EDDINE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, CONTENANT UNE SUITE DES GRAVURES ET *UNE AQUARELLE ORIGINALE*, ET NUMÉROTÉS DE 1 A 20; 30 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLANC DE CUVE, CONTENANT UNE SUITE DES GRAVURES ET *UNE AQUARELLE ORIGINALE*, ET NUMÉROTÉS DE 21 A 50; 450 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLANC DE CUVE, NUMÉROTÉS DE 51 A 500.

N° 472

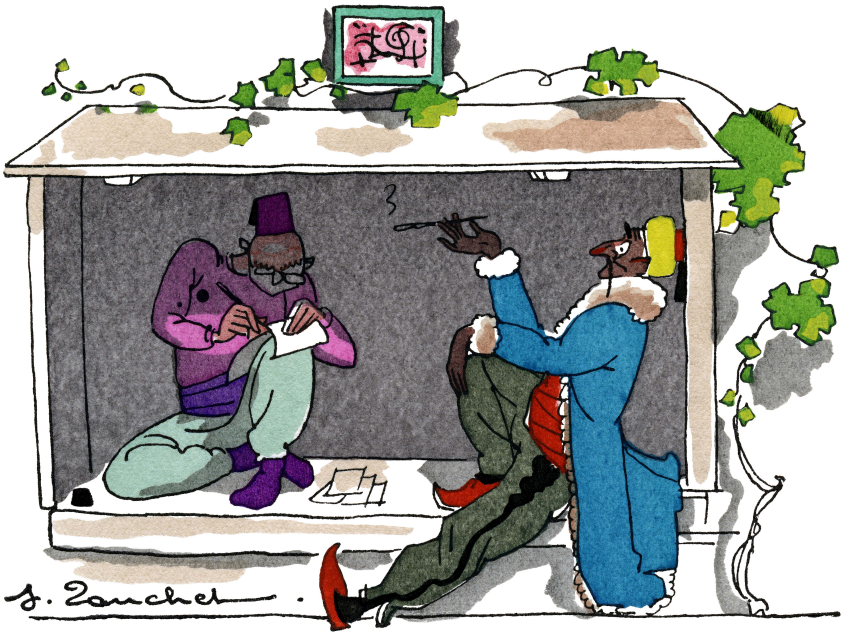
Merveilleuses histoires de Nasr'Eddine

PAR

PIERRE MILLE

ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE

J. TOUCHET



RENÉ KIEFFER

ÉDITEUR, 18, RUE SÉGUIER, PARIS

DU CARACTÈRE DE NASR'EDDINE & DE SES DÉPLORABLES BIEN QUE MERVEILLEUX DÉBUTS DANS LA VIE MONASTIQUE.

QUAND Nasr'eddine était tout jeune encore, on dit qu'il fut domestique et *softa*, c'est-à-dire catéchumène, dans un couvent situé sur les confins de l'oasis de Damas, là où commence le désert que doivent franchir les caravanes qui vont à la Mecque. Il est sûr qu'à cette place était mort un grand marabout. Par Allah le Clément, je dis que cela est sûr : car on lui avait élevé un tombeau d'entre les tombeaux, et tout près de ce tombeau, il y avait ce couvent d'entre les couvents, tout peuplé de derviches très pieux, dont le prieur était un savant d'entre les savants, Hadji-Bekri le Vénéré. Tout ce qu'il y a dans le saint Livre, il le savait ; tout ce qui se trouve dans les commentaires du Livre, il le savait. Quand il avait écrit les paroles qu'il faut sur un papier, de la pointe de son calame merveilleux, la chose arrivait que commandaient ces paroles! Ceux qui avaient les yeux obscurcis, Hadji-Bekri leur souillait par trois fois entre les cils, et leurs yeux devenaient clairs. Ceux qui avaient les genoux raidis par l'âge ou les douleurs, Hadji-Bekri les

jetait par terre, et quand ils se relevaient, leurs jambes étaient souples comme celles d'un jeune chameau de course. Et si d'aventure un petit enfant était malade, on n'avait qu'à le coucher devant le tombeau du saint: cet enfant n'eût-il que dix-huit mois, n'eût-il que quelques jours, Hadji-Bekri, bien qu'il fût un homme corpulent et de grand poids, lui montait sur le ventre, de ses deux pieds sur le ventre; et l'enfant était guéri! C'était à cause des vertus du saint homme qui était mort, et de la science et de la foi du prieur vivant que ces miracles avaient lieu. Et quand Hadji-Bekri passait, dans sa robe de lin blanc, toujours immaculée, les fidèles en baisaient les pans! Ils en baisaient les pans, courbés en deux, après avoir pris la poussière de la route au bout de leurs doigts pour la porter à leur front.

Le prieur était un homme majestueux d'apparence, mais modeste en son langage, et plein de bonté, bien qu'un peu avare, ou plutôt ménager des grandes richesses de la communauté qu'il gouvernait. Celui qu'il aimait entre tous, parmi ses disciples, était justement

Nasr'eddine, bien que ce jeune softa passât alors pour un peu lent d'esprit, et plus enclin, dans sa candeur, à jouir des dons d'Allah, qu'à méditer sur l'Essence et ses attributs.

A cette époque, Nasr'eddine n'avait encore pu apprendre de la prière que les génuflexions, non les paroles, mais il était doux, serviable, fidèle avec innocence et simplicité. Voilà pourquoi le prieur l'aimait. C'était Nasr'eddine qui lui versait le café près de la fon-

taine, sous l'ombre fraîche du grand portique, entrée sublime du tombeau miraculeux ; c'était Nasr'eddine qui courait devant sa mule quand il sortait pour aller visiter un pieux confrère, ou le chef des caravanes de pèlerins ; et quand Hadji-Bekri se rendait à la mosquée pour enseigner les fidèles, Nasr'eddine portait le Livre, éperdu d'orgueil d'être chargé pour quelques instants de tout le poids d'une science qu'il ne comprenait pas. Mais le salut sur lui ! Il avait la foi.

Cependant, à la longue, il devint triste.

— *Qu'as-tu, Nasr'eddine ?* demanda le prieur.

— *Hélas !* répondit Nasr'eddine, *je voudrais revoir mon pays.*

— *C'est sans doute la volonté d'Allah,* dit Hadji-Bekri en soupirant. *Il ne faut jamais retenir ceux qui sont appelés. Va, fils.*

Et lui ayant mis dans la main un peu d'argent, il fit aussitôt amener un âne tout sellé.

— *La route est longue,* dit-il, *et je ne veux pas qu'un serviteur comme toi aille*

à pied. Mais quand tu seras parvenu chez toi, renvoie-moi cet âne par quelque personne de confiance. Je ne te le donne pas, entends-tu bien, je te le prête : car cet âne est de haute race ; il n'est point un âne comme les autres.

Mais il dit aussi cela, comme je vous l'ai fait comprendre, parce qu'il était ménager de son bien.

— *Je te le renverrai, s'il plaît à Dieu,* répondit Nasr'eddine.

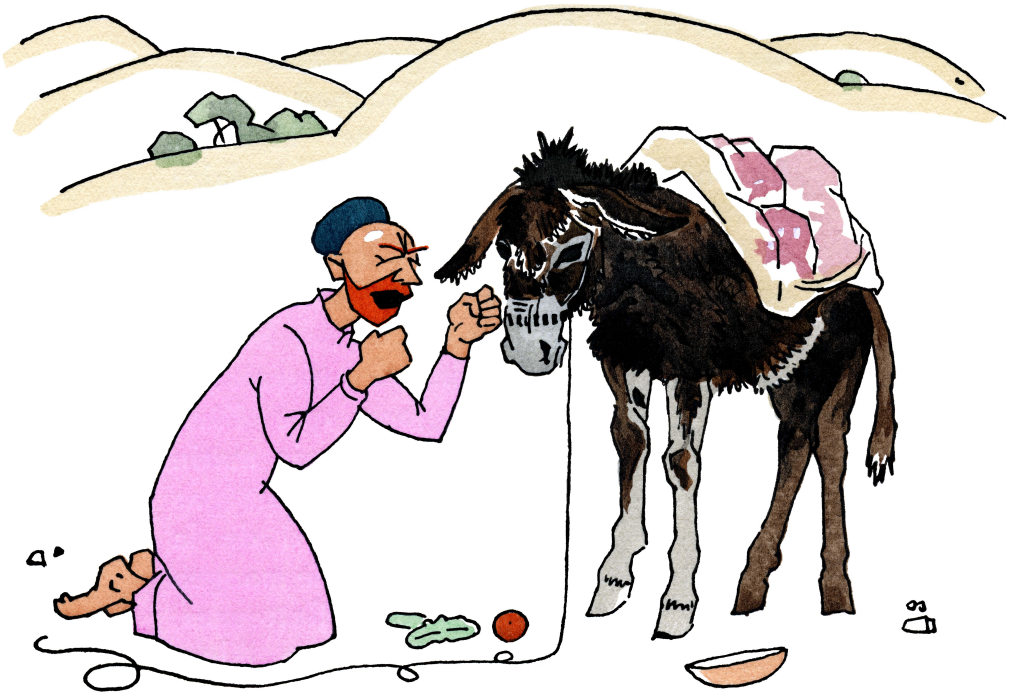
Puis il s'en alla sur son âne prêté, bénissant le prieur et songeant aux siens. Quand la route était difficile, il mettait pied à terre pour ménager la bête. Lui-même, il puisait l'eau pour la faire boire, quand un puits était bien propre ; et le soir il ne l'attachait que par une corde très longue afin que l'âne pût se repaître, tout autour de lui, des herbes raides qui croissent entre les pierres.

Mais il vint un jour que l'âne refusa de boire, et le lendemain matin Nasr'eddine vit que l'âne n'avait pas mangé. Il l'encouragea d'abord de la voix et de la main, mais l'âne ne mangea pas. Il lui dit des choses flatteuses, mais l'âne ne but pas une goutte. Alors

il l'appela âne des ânes, âne cornard, âne bâtard, âne plus bête que son ânier : mais l'âne se coucha par terre.

— *Il est malade,* se dit Nasr'eddine. *S'il allait mourir ?*

Et en effet l'âne mourut. Il n'expira pas tout de suite, mais il agonisa, comme font les animaux de sa race quand ils



sont fourbus, avec un souffle silencieux qui lui soulevait les côtes, et diminua tout doucement.

— *Il est mort*, gémit Nasr'eddine, *il est mort ! Voilà ma chance. Le prieur me dit de lui renvoyer son âne, il compte sur son âne, et il n'y a plus d'âne. La malédiction est sur moi ! Mais cachons cet animal de calamité.*

Il fit donc un trou dans le sable et les rochers pour l'enterrer. Mais comme il était encore affairé à ce travail, *ouallahi !* voilà qu'il distingue sur le fin touchant du ciel et de la terre une caravane qui marchait justement vers le côté d'où il était parti.

— *C'est encore ma chance !* se dit Nasr'eddine. *Voilà des gens qui s'en vont sûrement passer par le* tekké *de mon maître le prieur ; ils vont me demander qui j'enterre ; et si je leur avoue que c'est l'âne, ils diront à mon maître le prieur que j'ai tué son âne. Comment faire, machallah ! comment faire ?*

Cependant, il ne cessait de mettre des pierres sur la fosse, et la caravane approchait toujours. Les chameaux marchaient les uns derrière les autres, leurs pieds

mous allongés comme des pantoufles sur le sable sec, et les hommes, sur leur dos, avaient une voix hésitante et rocailleuse parce que, dans ce désert, ils avaient presque désappris de parler.

— *Qui donc ensevelis-tu ici?* fit le premier, arrêtant son chameau.

— *Il arrive ce que je craignais,* songea Nasr'eddine ; *hélas! que leur puis-je dire?*

Mais comme il fallait répondre, il se précipita en travers de la fosse, criant sans plus savoir ce qu'il faisait :

— *C'est*

un saint homme que j'ensevelis, ô musulmans ! Il m'accompagnait dans mon voyage, et il est mort ici !

Ayant dit cela, comme le mensonge qu'il venait de proférer l'épouvantait, il gémit plus fort. Mais voici : tous les chameaux s'agenouillèrent, et tous les caravaniers déjambèrent leurs selles.

— *Un saint homme ? Et nous ne porterions pas, nous aussi, notre pierre sur sa tombe !*

Donc ils allèrent chercher des blocs de granit et de grès, les plus lourds qu'ils purent ; et bientôt, sur la face du sol aride, le lieu de la sépulture monta comme une pyramide. Cependant l'un des voyageurs dit à Nasr'eddine :

— *Un saint homme, vraiment ?*

— *Oui,* cria Nasr'eddine effrayé, croyant qu'il en doutait, *le plus saint des saints, je t'assure ! Toutes les bénédictions étaient sur lui.*

— *Alors,* dit l'homme en méditant, *son tombeau doit faire des miracles... et nous avons ici un pauvre compagnon qui devient aveugle.*

On amena le malade devant Nasr'eddine. Ses yeux brûlés par la

poussière, le vent et le soleil étaient tout purulents, et il souhaitait si fort de guérir qu'il avait l'air, devant ce sépulcre qu'il croyait bénit, d'un affamé devant une table couverte de viandes.

— *C'est toi qui étais le disciple du saint,* dit-on à Nasr'eddine. *Tu connais donc les prières qu'il récitait ?*

— *Moi ?* fit Nasr'eddine, épouvanté.

— *Allons, allons, dis les prières.*

Et Nasr'eddine fit comme on lui commandait, et aussi comme il avait vu faire à son maître le prieur. Il ne savait pas les paroles, mais il médita profondément et par trois fois souffla sur les paupières du malade.

— *Il n'arrivera rien,* pensait-il, *et ces hommes supposeront seulement que le disciple n'est pas digne du maître ; alors ils me laisseront tranquille !*

Mais voici que le malade recula de trois pas, mit la main sur ses yeux, puis se prosterna devant le tombeau en criant :

— *J'y vois ! Qu'on me lave les yeux avec un peu d'eau, je suis sûr que j'y vois !*

Tous les caravaniers s'étaient prosternés à leur tour devant Nasr'eddine.

Et ceux qui avaient de l'or lui donnaient de l'or, ceux qui avaient de l'argent, de l'argent ; et tous les autres, selon leurs richesses ou leur commerce, des aromates, des nourritures et des breuvages.

— *Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin,* déclarèrent plusieurs. *C'est ici un lieu de pèlerinage et de vénération. Où en pourrait-on trouver de plus auguste ?*

Et ils commencèrent d'appeler Nasr'eddine « maître ».

— *Reste ici,* lui dirent-ils. *Nous serons tes disciples et nous construirons un* turbé *au-dessus de ce tombeau.*

Ce fut ainsi que Nasr'eddine devint à son tour prieur d'un grand monastère ; on venait à lui de tous les points du

monde, et il continuait de guérir les malades. Il en demeurait tout étonné et restait modeste. Quelquefois il allait solitairement méditer sous le *turbé*. La tombe était maintenant toute revêtue de faïences bleues allumées d'or, et dans le stuc ajouré des murailles on avait incrusté en arabesques des corindons, des cornalines, des agates et jusqu'à des émeraudes. Alors Nasr'eddine murmurait :

— *Ça va bien, en vérité, ça va très bien. Mais celui qui est là-dessous, il ne faut pas qu'on le déterre !*

Et c'est ainsi qu'il commença de croire que tout arrive, et que les hommes vivent, sur toutes choses, dans l'illusion. Mais la fin de l'histoire est, plus encore, déplorable et merveilleuse !

... Nasr'eddine, ainsi qu'il a été dit, s'en allait parfois méditer tout seul dans le *turbé* qu'on avait élevé au-dessus du corps de celui que vous savez, et il murmurait :

— *Ça va bien, ça va bien, mais celui qu'on a mis là, il ne faut pas qu'on le déterre !*

Et en effet, on ne le déterrait point, celui-là, et la confrérie qui s'était rassem-

blée alentour continuait de croître en richesse et en sainteté. Cependant le vieux *hodja,* premier maître de Nasr'eddine, s'étonnait de voir diminuer le nombre des pèlerins et des malades qui avaient recours à sa science ou venaient s'inspirer de ses vertus.

— *Machallah!* songeait-il, *voilà qui est étrange! On ne m'apporte presque plus de petits enfants pour que je leur marche sur le ventre; il s'écoule des mois entiers sans qu'on me demande un seul talisman écrit à la pointe de mon calame merveilleux, et voici bien un an que je n'ai rendu la vue même à un borgne. Que se passe-t-il ?*

Sûrement les ressources de sa communauté n'étaient plus ce qu'elles étaient. Il y avait moins de beurre et de safran dans le pilaf, moins de pilaf dans les marmites, moins de marmites sur le feu. Pour ses moines et ses softas, les uns après les autres, ils le quittaient.

— *Il nous faut aller prêcher, saint homme,* disaient les moines. *Nous mènerons une vie misérable sur les routes du désert, mais que veux-tu, le désir de la prédication nous brûle! C'est le fruit de ton enseignement.*

— *Mais tu es bègue !* répondait le vieux hodja. *Et toi, celui que je vois là-bas, depuis que je te connais, tu n'as jamais dit que des sottises !*

— *Ça ne fait rien,* répondaient-ils. *On n'en verra que mieux notre bonne volonté. C'est la bonne volonté qui fait les saints.*

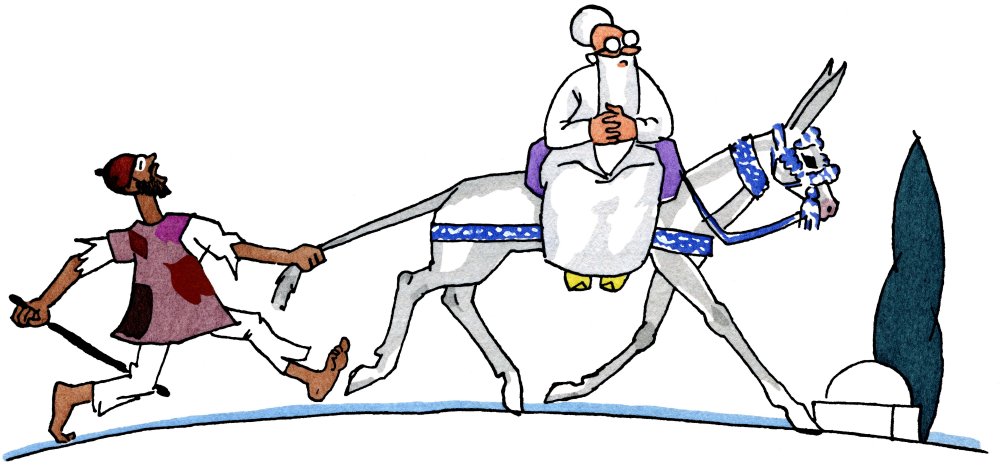
— *Allez donc,* disait Hadji-Bekri, résigné.

Les softas se disaient malades, ou si pauvres qu'ils ne pouvaient plus payer leur nourriture. Certains se plaignaient d'être battus, ce qui était un mensonge.

— *Mon enfant,* dit enfin Hadji-Bekri à l'un d'eux, *avoue plutôt la vérité. Où vas-tu ?*

— *Au couvent qui est là-bas, de l'autre côté du désert,* répondit le disciple en rougissant. *Pardonne-moi, hodja : c'est là qu'ils vont tous ! On dit qu'il y a un si beau* tekké, *une mosquée qu'on croirait bâtie par les anges et un tombeau dont la vue seule encourage à la piété. Pour les miracles, ils sont innombrables !*

Quand Hadji-Bekri fut presque seul, il s'ennuya tant qu'il finit par éprouver, comme tout le monde, le besoin d'aller visiter ce monastère miraculeux. Il partit



donc à la pointe de la nuit pour profiter de la fraîcheur, monté sur une mule blanche et suivi du seul fidèle qui ne l'eût pas abandonné. C'était un vieux moine aveugle. Hadji-Bekri lui avait pourtant bien soufflé sur les yeux en prononçant les paroles, mais le charme n'avait rien fait ; et le moine, tranquille, disait que c'était la bénédiction qui lui avait été écrite, puisque, du fond de sa perpétuelle obscurité, il ne pouvait plus voir qu'Allah. Et c'était même pourquoi il n'était point parti comme ses frères. Nulle curiosité ne le poignait : en quelque lieu que ce fût, voyant Allah et ne pouvant voir rien autre. Mais quand le

hodja eut décidé de faire le voyage, il l'accompagna par respect et aussi par esprit de mortification, car il marchait à pied, tenant la mule par la queue pour se conduire.

Cependant, lorsqu'ils arrivèrent près du *tekké,* qui était le but de leur pèlerinage, l'aveugle eut presque une tentation.

— *O mon maître Hadji-Bekri,* murmura-t-il, *toi qui as des yeux, dis-moi si c'est beau. Car je ne fais qu'entendre, et ce que j'entends me semble une musique céleste. Qu'est-ce donc qui chante ainsi à travers le ciel ?*

C'étaient les sonnailles pendues et tintantes au cou de tous les chameaux de toutes les caravanes de pèlerins. Il en venait du sud et du septentrion, de l'ouest et de l'orient, de toutes parts, de toutes les routes, par milliers ; et à cause de ce joli bruit qu'elles faisaient, de ce bruit spirituel, joyeux, tremblotant, pénétrant aux oreilles, voluptueux à la peau, ces grandes bêtes, avec leur long col, leurs jambes démesurées, le bondissement figé de leur dos, faisaient penser à d'immenses sauterelles stridentes em-

pressées vers leur but. Beaucoup de chamelles étaient suitées. Leurs chamelons sautaient à côté d'elles, blancs ou bruns, floconneux dans leur poil comme la neige fraîche ou le chanvre cardé, découvrant leurs gencives et montrant leurs petites dents naissantes quand ils dirigeaient leurs jeunes yeux vers les tétines des mères. Au milieu d'eux marchaient des Syriens, qui s'étaient faits bateleurs par piété. Ils mimaient les batailles qu'ils avaient dû livrer dans le désert contre les Bédouins pillards, brandissaient des sabres courts, courbes et lumineux comme un croissant lunaire, sautaient, dansaient, hurlaient ; et leurs yeux brillaient d'enthousiasme et aussi de vanité, parce qu'on les applaudissait.

Le monastère était maintenant comme une ville. Des marchands par centaines en occupaient les abords. Ils vendaient la nourriture, le riz, les fèves, les pastèques, la viande de mouton qui rôtit au feu d'un brasier perpétuel, enfilée à de longues lames de fer, le sel et les épices. Mais plus près encore des édifices, on ne voyait plus qu'un pieux commerce : on vendait les *tesbits,* les chapelets dont

les quatre-vingt-dix-neuf grains signifient les attributs qui émanent d'Allah l'Unique. Il y en avait d'agate changeante, pareils à des yeux félins, d'autres en graines venues d'Afrique, dont le parfum inspire l'amour aux femmes ; et d'autres encore, taillés dans le cristal, l'onyx et le quartz hyalin, le long des étalages ruisselaient comme des larmes.

Un portique apparut ensuite, entourant le cloître qui précédait le tombeau. On y entrait par une porte immense dont l'ove, s'arrondissant, formait un cercle presque complet, comme si elle eût voulu s'élargir pour laisser entrer le soleil même, avec son globe et ses rayons. Au centre du parvis, dans des rigoles tracées à travers les dalles, l'eau coulait d'une fontaine avec un bruit incessant et très doux ; et dans ce marbre tout ajouré, presque trop transparent, comme le voile d'une femme immodeste, on eût dit qu'il avait crû de merveilleuses petites fougères toutes désireuses de vivre perpétuellement dans la fraîcheur : mais de plus près les yeux reconnaissaient que ces herbes étaient faites d'émeraudes.

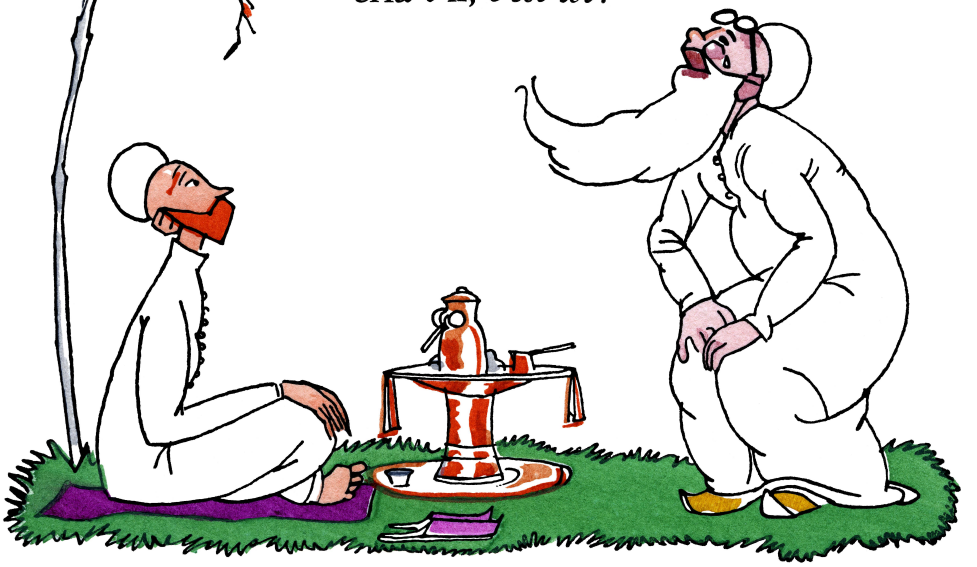
— *Que c'est beau,* songeait Hadji-Bekri, *que c'est beau ! Je ne m'étonne pas que nul ne vienne plus dans mon* tekké ; *ses richesses sont misérables en comparaison de cette*

simplicité chaste, de cette apparence ingénue et grave. En vérité, ces édifices sont comme une femme qui marcherait nue, le lendemain de ses noces, dans la cour du haremlik, sous les seuls yeux de son maître. Ils donnent envie de les étreindre et pourtant de les respecter. Celui qui les a fait construire n'est pas seulement un grand saint ; il doit posséder un grand esprit.

Il demanda instamment l'honneur d'être reçu par lui avant le jour de vendredi, le seul où cet *iman* illustre se montrât en public pour édifier les âmes et accomplir des miracles ; et telle était la réputation d'Hadji-Bekri pour la science et la piété que sa requête fut agréée. Derrière le tombeau, devenu un monument aussi vaste que le *Tadj* dans l'Inde, ou la mosquée d'Omar à Jérusalem, s'étendait une pelouse plantée d'ifs immobiles et de ces peupliers toujours tremblants, dont les feuilles, par la grâce d'Allah, semblent faire effort pour vous éventer. Un réchaud en cuivre rouge brillait sur le vert de l'herbe comme une fleur flamboyante ; et assis auprès, sur les jambes et les genoux, un homme buvait une tasse de thé. A

l'approche de Hadji-Bekri, il leva la tête. Et alors — oh ! de toutes les attitudes la plus choquante et la plus imprévue, de toutes les incongruités la plus grossière et la plus impardonnable ! — Hadji-Bekri, au lieu de se prosterner, mit la main sur ses yeux, regarda encore, remit la main sur ses yeux, puis se tapa les deux cuisses et partit d'un si grand éclat de rire qu'une pie lui fit écho.

— *C'est toi, Nasr'eddine ?* cria-t-il, *c'est toi ?*



A son tour, Nasr'eddine le regarda, le reconnut, et tomba d'un coup à ses pieds.

— *Oui, maître,* fit-il, *c'est moi! Je redoutais ce moment, mais je savais qu'il devait venir. C'est moi qui suis là et c'est toi qui es venu. Je te craignais, mais je t'attendais.*

— *Toi, Nasr'eddine!* poursuivit le vieux hodja, ébahi. *Toi qui ne savais pas lire, qui des prières n'avais pu apprendre que les génuflexions, toi l'ignorant des ignorants! Et tu diriges une communauté, et tu fais des miracles, et tu as construit des demeures divines pour la divinité, saintes pour la sainteté, belles pour la beauté? Je n'y comprends rien.*

— *Moi-même,* fit Nasr'eddine en pleurant, *je voudrais y comprendre quelque chose, mais je suis encore moins avancé que toi. Car tu ne sais pas encore tout. Tu sais que je suis un ignorant, tu sais que je n'ai pas toujours su réprimer les mouvements de ma chair; je le sais aussi. Mais ce que tu ne saurais deviner et dont j'ai la conscience pleine, ô maître, c'est que je suis un menteur.*

— *Toi?* interrogea Hadji-Bekri.

— *Oui, maître,* fit Nasr'eddine toujours en larmes.

Et le conduisant au *turbé*, il lui révéla l'histoire de celui qui reposait sous la voûte. A s'être reposé si longtemps parmi les faïences bleues sabrées de lettres d'or, l'air y avait fini par prendre la couleur d'une eau de source où brilleraient des paillettes de mica ; et toute l'architecture de ce tombeau était à la fois si solide et si légère, si grave et si charmante qu'il faisait penser à une cage dont les oiseaux seraient des prières.

— *Eh bien,* dit Nasr'eddine, *tout cela recouvre un mensonge. Et pourtant moi qui suis ce menteur, je fais des miracles ; moi qui ne sais pas lire, je donne des avis sur lesquels les sages disputent ; moi qui suis un ignorant, j'ai construit ce que tu vois. Du moins j'en ai la réputation. Car je n'ai jamais rien voulu, je t'assure, et j'en suis encore à me demander comment c'est arrivé. J'ai laissé faire, et on m'a dit que j'étais un saint. J'ai laissé dire, et on m'a dit que j'étais un théologien. J'ai laissé bâtir, et je laisserai la mémoire d'un homme de goût.*

— *Certes,* prononça Hadji-Bekri, *cette*

histoire est singulière, et si elle était écrite à la pointe d'une aiguille sur le fond intérieur de l'œil, elle serait une cause d'étonnement. Mais, Nasr'eddine, mon pauvre, je vais t'en dire une autre plus étonnante encore.

— *Ce n'est pas possible,* affirma Nasr'eddine.

— *Écoute. Celui qui est enterré ici...*

— *Eh bien,* fit Nasr'eddine.

— *Celui qui est enterré ici n'est que le petit-fils de celui qui est enterré là-bas.*

— *Dans ton monastère?* demanda Nasr'eddine. *Un autre âne?*

— *Oui!* fit le vieux hodja de la tête.

Ce fut à partir de ce moment que le génie de Nasr'eddine se développa véritablement. Mais nul n'a jamais osé dire si cette sagesse qui le rendit célèbre venait du paradis, ou d'ailleurs. Je suppose que c'est cela qu'on nomme la sagesse humaine...

COMMENT NASR'EDDINE CONNUT CE QU'EST LE MARIAGE DES CHRÉTIENS

LA NUIT qu'il revint du palais de Son Excellence le gouverneur sans avoir soupé, pour voir ensuite danser deux ombres derrière les moucharabiehs de sa propre demeure, — car il eût juré, à la réflexion, que décidément il y avait deux ombres, — cette nuit-là fut assez mauvaise pour Nasr'eddine. Pourtant, dès l'aube, il quitta sa couche. Son âme enfantine adorait le soleil, il était comme les oiseaux : malgré les plus cuisants soucis l'obscurité l'endormait ; l'œil du jour, aussitôt ouvert, ouvrait ses yeux.

Zéineb dormait. Il se vêtit en silence, glissa ses pieds dans ses babouches, s'en fut, pour les ablutions, à la fontaine de Bounar-Bachi, et ne rentra chez lui que vers la méridienne, encore qu'il eût grand'faim. Zéineb cria, d'une voix fort irritée :

— *D'où viens-tu, libertin ?*

Car c'était sa politique à cette dévergondée, d'accuser son époux du crime qu'elle-même commettait, pensant, avec quelque raison, qu'une telle attitude parlait en faveur de sa vertu.

Elle ajouta d'autres injures, qu'il ne serait pas convenable de répéter, et qui

toutes tendaient à noircir la réputation de ce saint homme. Or, le hodja était allé fort innocemment, selon sa coutume en été, passer la matinée à l'ombre des platanes qui ombragent les tombes des vieux sultans de Brousse. C'est un lieu de bénédiction. Tout y est frais, délicat et fin: la respiration mystérieuse des ifs et des buis, qui se rangent sous les grands arbres comme des soldats alignés dans un khan, sous un portail; le marbre des tombeaux, blanc et un peu doré; l'herbe même de cet enclos, tondue

juste comme il faut par les chèvres de l'iman gardien, si douce aux membres de ceux qui viennent s'asseoir, les jambes croisées, les talons sous les cuisses.

— *Ouallahi!* songea Nasr'eddine. *Il paraît que c'est moi qui suis un libertin. Je croyais bien pourtant avoir employé mes yeux seulement à regarder le samovar, où bouillonnait l'eau pour faire le thé, ma bouche à boire ce thé, le reste de mon corps à ne rien faire, et toute mon âme à ne rien penser. Allah est le plus grand! Il a donné aux femmes une extraordinaire imagination ou bien une étrange astuce!*

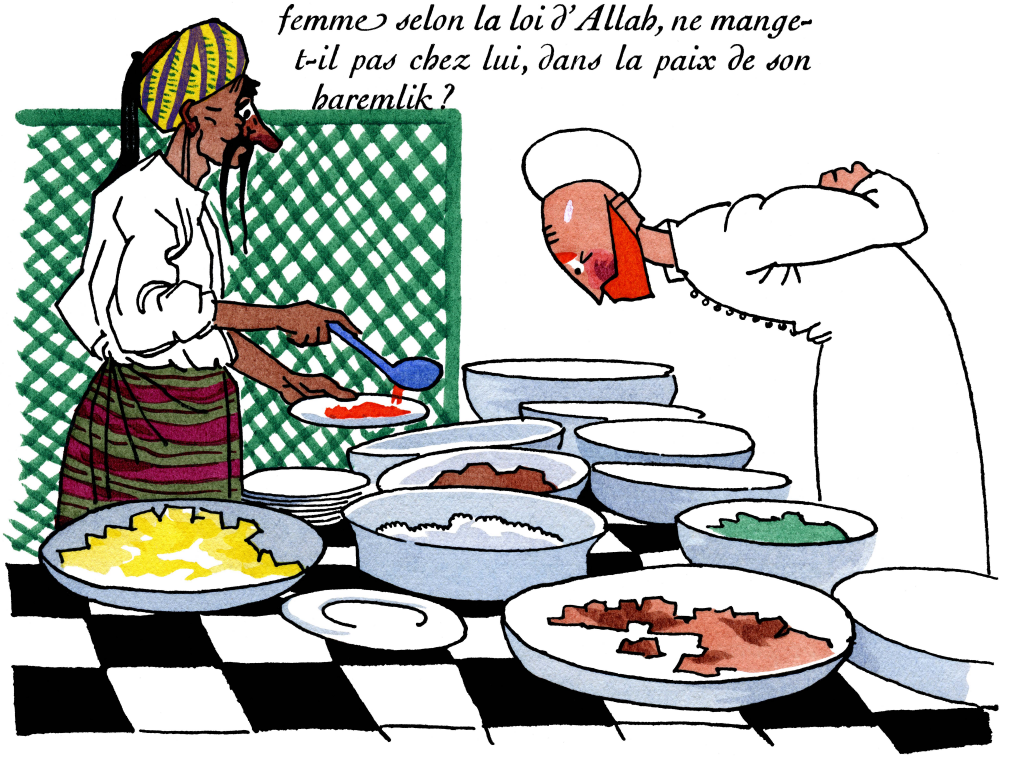
Telles furent ses pensées, mais il se garda bien de prononcer un mot. Toutefois, ayant grand'faim, il regarda du côté de l'âtre, et n'y ayant vu ni feu ni couleur de feu, ni viande ni odeur de viande, laissa paraître quelque étonnement.

— *O fille de l'oncle,* interrogea-t-il, *où est notre dîner?*

— *Va demander ta nourriture à celles que tu fréquentes,* répondit-elle. *Pour moi, je suis rassasiée par ta seule vue, ô visage de poix!*

Le hodja s'en fut tristement chercher sa pitance chez le traiteur du bazar, qui souleva pour lui tous les couvercles de ses plats d'étain : ceux qui contiennent les pois chiches, ceux où cuisent à l'étuvée, dans une sauce au safran, les haricots ronds, les poulets farcis d'olives noires, le pilaf aux grains de riz bien égaux. Le traiteur songeait en lui-même :

Pourquoi ce saint homme, qui a pris femme selon la loi d'Allah, ne mange-t-il pas chez lui, dans la paix de son haremlik ?



Mais ceci était le secret de la foi musulmane ; il ne posa aucune question. Nasr'eddine vit bien pourtant qu'il faisait ses réflexions ; il en fut humilié.

Allah est tout-puissant, se dit-il. *Il a écrit sur moi que ma femme serait méchante, par surcroît fort enflammée, j'en ai peur, et jalouse ou faisant semblant, juste à l'heure où moi je deviens un assez vieil homme, parfaitement tranquille : Ma conscience est pure. Je n'ai rien à me reprocher contre la loi du Prophète — loué soit son nom ! — qui nous promet le paradis si nous n'avons jamais jeté les yeux que sur nos épouses légitimes et nos esclaves. Or je n'ai qu'une femme, et j'ai toujours fait l'économie d'une esclave : celles qui sont belles sont chères, et je n'ai souci de celles qui sont laides... Mais cela importe peu : ce n'est que la vérité, c'est-à-dire rien ; car une femme jalouse — en admettant que la mienne ne soit que jalouse — est une malade inguérissable, qui vit dans un monde imaginaire, où les seules réalités sont pour elle ses rêves désolants. Que je voudrais être plus jeune ! Je m'offrirais la consolation de ne jamais me coucher sans remords, et sans me dire : Zéineb a*

bien raison, je suis un grand misérable !

Ainsi songeait Nasr'eddine. Mais il était devenu très paresseux de son corps. La méditation dans une chambre paisible, la contemplation des petites fourmis dans l'herbe, l'histoire des amours des autres suffisaient à son plaisir. Or, c'était à cette heure que son épouse lui reprochait de manquer de vertu ! Il n'avait pas de chance, non, il n'avait pas de chance !

Il revint chez lui bien mélancolique. Il portait son dîner dans un beau vase ovale, en cuivre brillamment étamé, fermé par un couvercle où des oiseaux, gravés à la mode persane, ouvraient les ailes, becquetaient, tournoyaient parmi des guirlandes. La nourriture y était tenue au chaud dans cinq petits plats. Mais quand il ouvrit le couvercle, et quand il disposa les cinq plats sur une natte, et quand il se disposa, confortablement assis sur la natte, à manger le contenu des cinq petits plats, voilà encore que survint Zéineb, la calamiteuse. Et elle cria :

— *Fils de Cheïtan ! hypocrite ! ami de chrétiennes débauchées ! débauché ! oses-tu*

bien te nourrir devant moi de la nourriture que t'ont préparée des femmes perdues, et non pas ton épouse légitime !

Donc elle renversa le pilaf dans les haricots, les haricots dans les pois chiches, les pois chiches dans le poulet, et le tout dans les cendres froides, et ce fut ce soir-là le dîner de Nasr'eddine.

Les pensées qu'il avait agitées le long de la route lui revinrent et il s'écria :

— Je suis un sot. Ceci est le don du Rétributeur : je suis un sot. Car Allah me permet plusieurs femmes légitimes et des esclaves, et je n'avais pas usé de la permission.

Je prendrai ou une autre femme légitime, ou une esclave, car vraiment il me faut dîner !

Il s'en fut donc le lendemain au khan où l'on vend les esclaves. Les marchands d'esclaves sont comme les marchands de perles : ils ne montrent pas d'abord leur marchandise. Il faut causer. Il faut dire : *Je la veux comme ci. Je la veux comme ça...* Et le marchand répond : *Nous avons ceci, nous avons cela.*

— *Il me faut,* dit le hodja, *une femme qui ait un bon caractère.*

— *Ya sidi,* fit le marchand, *j'en ai une douce comme un sorbet.*

— *Il faut,* continua le hodja, *qu'elle s'entende aux soins domestiques.*

— *Ya sidi,* fit le marchand, *j'en ai une qui connaît tout l'art des pâtisseries au sésame, au froment, à la farine de maïs, à l'huile, au beurre, au miel. C'est une négresse noire.*

— *La bénédiction sur ton commerce !* dit Nasr'eddine hésitant. *La dame qui a un bon caractère est une négresse ?*

— *Non pas,* répondit le marchand, *non pas ! A quoi penses-tu ? Celle qui a un bon caractère est blanche, et la savante*

dans l'art des pâtes délicieuses est noire. Si tu veux plusieurs qualités, il faut prendre plusieurs femmes. Comment faire autrement, comment faire ?

— *Alors,* réfléchit le hodja qui n'était pas riche, *je me contenterai de la blanche. Combien est-ce ?*

— *Mille livres turques.*

— *Hélas !* dit Nasr'eddine, *je n'ai jamais eu mille livres. Je ne suis pas un gouverneur de province ; je suis un honnête homme.*

— *Excuse-moi,* dit l'autre, *je ne savais pas... Tu demandais tranquillement ce qu'il y a de plus cher. Je vois ce qu'il te faut, si tu n'es pas riche : c'est une femme légitime. Son père te la laisserait pour cent cinquante ou deux cents livres.*

— *Mais on ne peut voir leur visage avant les noces,* soupira Nasr'eddine, *et on ne connaît leur âme que bien après !*

— *C'est pour ça que c'est moins cher,* répondit sentencieusement le marchand.

Le hodja sut quelques jours après, par une parente, qu'un bon musulman de Kutaieh, à plus de cent parasanges, avait une fille à marier, et pour son

douaire ne demandait que deux cents livres. C'était toute la fortune de Nasr'eddine, mais il se décida pourtant à cette grosse dépense. Il monta sur sa mule et se mit en route.

— *Allah est la justice*, se disait-il. *Ce*

serait certainement un sacrilège que de ne pas croire qu'Allah est la justice ! Cependant c'est un mystère difficile à concevoir qu'il ait fait des lois telles que j'ai dû dépenser deux cents livres pour épouser, sans la connaître, une femme qui jette mon dîner dans les cendres, et que maintenant je suis obligé de recommencer, sans avoir plus de garanties pour l'avenir.

Nasr'eddine s'arrêta, le premier soir, dans un village où n'habitaient que des chrétiens ; et quelle que fût sa répugnance à loger ailleurs que sous le toit d'un musulman, il dut demander l'hospitalité à un riche fermier grec. Ce raïa lui indiqua le coin du divan, dans le fond de la pièce, où il pouvait s'asseoir, prendre son repas et se coucher, mais l'abandonna plus brusquement que ne le permettent les usages. Il paraissait fort agité par la conversation qu'il tenait avec un jeune homme.

— *Je n'ai que cent charruées de terre*, disait-il. *J'en donne vingt-cinq. Peut-on demander davantage ?*

— *Mais*, fit le jeune homme, *il y a les moutons ?*

— *Cinq cents brebis, et les béliers qu'il leur faut.*

— *Il faut donc de quoi les loger en hiver?*

— *Je ne saurais rien céder là-dessus,* dit le fermier.

Tous deux s'étaient fort échauffés dans la discussion. Ils s'accusèrent l'un d'avarice, et l'autre de rapacité. Le hodja craignit qu'ils n'en vinssent aux coups.

— *Si je savais,* fit-il, *si je savais ce qui cause votre différend. « Les meilleurs amis ne peuvent parfois s'entendre; et ils trouvent l'accord sous le tapis de selle de l'étranger qui passe. » C'est un proverbe de chez moi...*

— *Ce jeune homme n'est pas mon ami,* répondit le raïa. *C'est le fiancé de ma fille. Ce réprouvé trouve que la dot que je lui donne n'est pas suffisante. Il veut m'arracher les ongles et prendre mes oreilles.*

— *Je ne comprends pas,* interrogea le hodja stupéfait. *Entends-tu par là que ce jeune homme demande vingt-cinq charruées, des moutons, des béliers, une grange et une étable et non pas seulement ta fille? Alors il doit pour le tout payer horriblement cher!*

— *Il ne paye rien,* répliqua le fermier. *Nos usages chrétiens sont exactement le*

contraire des vôtres. C'est lui qui n'est pas content de ce que je lui donne.

... Alors Nasr'eddine prit le jeune homme par les épaules ; et il le poussa tout à travers la salle, et au bout de la salle il y avait la porte, et il referma la porte, et il mit la clef, et il mit la barre, et il dit tout essoufflé au raïa :

— Donne-moi le dixième, donne-moi le vingtième, donne-moi seulement cinq piastres. Oui, pour cinq piastres, j'épouse ta fille, ta mère, ta grand'mère et toutes tes tantes !

○ ▽ ○
○

COMMENT NASR'EDDINE MÉDITA SUR LE PARADIS, & SES CONCLUSIONS

DONNE-MOI le dixième, donne-moi le vingtième, donne-moi seulement cinq piastres : oui, pour cinq piastres, j'épouse ta fille, ta mère, ta grand'mère et toutes tes tantes !

Mais Nasr'eddine n'eut rien du tout, ni la fille, ni la mère, ni les tantes, ni l'ombre de quoi que ce soit, parce qu'il était musulman, et qu'on ne saurait accorder de chrétiennes à un chien de musulman. Et quand il parvint à Kutaieh, l'honnête musulman qu'il comptait avoir pour beau-père, en payant, hélas ! en payant, lui dit :

— *Ma fille ? Tu viens trop tard, ô saint homme. Voici quinze jours qu'elle est mariée.*

— *Bismillah !* dit Nasr'eddine. *Telle est la chance que m'a écrite le Rétributeur : j'ai chevauché quinze jours sur cette mule, cette mule a une crampe dans le dos d'avoir porté mes reins, mes reins ont une crampe égale pour avoir été secoués sur ce dos, et il nous faut maintenant retourner sur nos pas, l'un portant l'autre, avec nos crampes et nos déconvenues. Toutefois cette mule est plus heureuse, cette mule n'avait nul espoir de mariage, cette mule, de toute sa vie, ne fut jamais tentée par espoir de mariage !*

Allah est le plus grand, mais il aurait bien dû faire les hommes comme les mules.

Ces pensées, qu'il agita tout le long de la route, durant son retour, firent que le hodja résolut de suivre un autre genre de vie et de se livrer à la contemplation. Et voici de quelle manière : quand il était hors de chez lui, il continuait sagement de ne penser à rien ; mais dès qu'il était rentré au logis, et qu'il entendait la voix de sa femme, et les reproches de sa femme, et les pleurs de sa femme, tout de suite il se mettait à méditer si profondément sur les mystères de l'autre vie qu'il en perdait le sens des réalités désagréables. Si sa femme Zéineb, par rancune, ne cuisait aucun dîner, il s'abstenait de dire : *Mais quelle heure est-il ?* et demeurait les jambes pliées, sur son tapis bien propre, hochant la tête en mesure, les yeux fermés et l'air ravi. Parfois Zéineb, irritée, tirait violemment ce tapis par derrière, et alors il tombait le front sur le sol, prosterné sans le vouloir : et c'était autant de fait pour la prière.

Ahmed-Hikmet, pendant ce temps, se morfondait, ne voyant pas venir sa

chance, et Zéineb songeait, ne voyant plus sortir son époux : *Il ne s'en ira donc jamais ? Pourtant que pourrais-je encore lui dire ?*

— *Chien de hodja !* répétait-elle, *hodja des chiens ! A quoi penses-tu ?*

— *Au bonheur des vrais croyants quand ils sont morts,* répondait Nasr'eddine. *Car il est écrit : « Ils auront tous les fruits qu'ils pourront souhaiter, les viandes qu'ils désirent, et des femmes aux yeux noirs, blanches comme des perles enfilées. » J'étais au ciel, ya Zéineb, j'étais au ciel !*

Il était d'ailleurs fort pénible à Zéineb, toute autre raison mise à part, que son époux s'en allât chaque jour sans elle, en esprit, dans un endroit plein de femmes pareilles à des perles enfilées. Le saint jour de vendredi, sur la pelouse très verte qui est au-dessus du cimetière des poètes, près du tekké du sultan Mohammed le Gracieux, dont le grillage est fait de lierre et de marbre enlacés, elle rencontra ses amies : Eitoûn hanoum, dont le mari fabrique des babouches, Nedjibé hanoum, qui est à Kenân l'homme riche, et Souléika hanoum, veuve de bonne réputation ; et

quand elles furent toutes quatre assises en cercle, relevant le bas de leur voile pour que le torrent de leurs paroles pût entrer plus facilement dans le canal de leurs oreilles, elle leur dit :

— *Les ongles du Cheïtan puissent s'étendre sur ce chien de hodja, mon époux! Qu'il ait un rat dans le ventre et une belette dans l'estomac! Puisse-t-il mourir en vérité! Car, vivant, il ne vaut guère mieux pour moi : il prétend passer tous ses jours et toutes ses nuits avec les immortelles de la septième sphère.*

Et c'est pour cette cause que Nedjibé, qui était comme une lune, et fraîche et rieuse, et joyeuse, put dire le soir même à son mari Kenân :

— *Ya Kenân ! Je ne devrais pas te le révéler, car le secret d'un ménage, c'est le secret de la foi musulmane ; mais figure-toi que Nasr'eddine n'entend plus songer qu'aux épouses divines promises aux musulmans après leur mort ; et il ne regarde plus celle qui a été écrite ici-bas pour lui.*

Kenân regarda les cils de Nedjibé la Délicieuse ; puis il regarda ce qu'il y avait sous les cils, puis ce qu'il y avait dans une fossette sur le deuxième quart, en bas de la joue droite, puis ce qu'il y avait aux deux coins de la bouche, et entre les dents blanches, et sous la peau transparente et lisse du menton : et c'était un rire, un rire, un rire !

— *Par Allah !* fit-il, *moi je connais une mortelle qui me suffit, qui me suffit !*

— *Cela n'empêche, ya Kenân,* répondit-elle. *Tu devrais arranger cette affaire du hodja. Allah t'a donné la subtilité.*

Le lendemain, Kenân alla trouver Nasr'eddine sous les ifs et les platanes, près des tombeaux où dorment les sul-

tans. Le hodja était assis, parfaitement immobile. Baissant la tête au milieu de sa barbe, il laissait doucement, tout doucement la lumière filtrer entre ses cils clignés, et il la buvait par les yeux avec volupté, comme font les infidèles du vin fort du Liban ou du mastic laiteux de l'archipel grec. Quant à l'autre vie, il n'y pensait d'ordinaire qu'en présence de Zéineb. Mais il était comme tous les hommes : aussitôt qu'on commençait de le contrarier il se mettait à tenir à son opinion.

— *La bénédiction sur toi, ô Nasr'eddine !* dit Kenân.

— *Sur toi la bénédiction, ô Kenân !* répondit Nasr'eddine.

— *Est-il vrai, hodja,* continua Kenân le Riche, *que tu t'adonnes maintenant à des méditations sur la vie future ?*

— *Je m'y adonne,* dit Nasr'eddine, *je m'y adonne. Méditer sur la vie future est une grande consolation pour les pauvres gens, au cours de celle-ci.*

— *De même qu'il est fort possible,* répliqua Kenân, *que ce nous soit dans l'autre monde une bien grande distraction que de nous rappeler celui-ci.*

— *Je ne le crois pas,* répondit le pauvre hodja en frissonnant. *J'ai toujours eu sur cette terre l'impression d'être enfermé avec un chat dans un tonneau. Ce n'est pas drôle, je le jure par le Livre saint et la Foi! Tandis que dans l'autre vie, nous serons, toi et moi, parfaitement heureux.*

— *Tu en es sûr, ya hodja?*

— *Cela est dans le Coran.*

Il allait ajouter, par habitude : *Et bien que...*, mais il se retint : en cet instant il éprouvait le besoin de croire aux promesses du Livre.

— *Tu es allé à la Mecque,* insista Kenân, *et tout le monde dit que le tombeau du Prophète — la bénédiction sur lui! — y est suspendu dans la Câba, entre le sacré parvis et la coupole.*

— *Il n'en est rien. Je le croyais comme toi avant d'y être allé, mais il n'en est rien.*

— *Eh bien,* dit Kenân, *s'il en était de même du paradis? Tu médites sur l'autre monde, Nasr'eddine, mais tu n'y es pas allé.*

Ces paroles donnèrent fort à penser au hodja. *Il est certain,* se dit-il, *que malgré mes efforts, ma raison seule a réfléchi sur l'existence de l'au-delà, comme si je*

lisais les récits d'un voyageur ; mais je ne suis pas allé jusqu'à l'extase : je n'ai pas, comme le recommandent les grands saints, transporté mon âme même sur ce plan de l'infini. Que ferai-je pour triompher de ma lourdeur humaine ? Que ferai-je ?

Comme il s'en allait lentement, il sentit une ombre froide au-dessus de sa tête. C'était celle des cyprès du cimetière de Bounar-Bachi ; ils dressaient leur taille droite et mince, bien rangés devant les cénotaphes, comme si, venant de faire leur prière, ils s'étiraient avant de partir.

— *Voilà le moyen,* pensa Nasr'eddine. *Je me coucherai dans une de ces tombes fraîchement préparées, et mon âme se figurera que mon corps y est pour toujours. Elle contemplera la mort ; elle s'identifiera enfin à la mort ; elle verra par les yeux magiciens de la mort... Et je te salue, ô lune qui regardes à travers les cyprès. Tu vas m'aider !*

Il se coucha donc dans une tombe qu'on n'avait pas fini de creuser. Parfois un mulot fouissant son trou arrivait juste au-dessus de son corps et le regardait de ses petits yeux presque

tout recouverts de peau noire ; parfois c'était une courtilière, qui frottait l'une contre l'autre ses deux pattes faites comme des pelles et s'enfuyait épouvantée ; et parfois aussi il y avait dans les arbres une espèce de tremblement ; et Nasr'eddine tremblait à son tour. Cependant il se disait :

— *J'ai bien peur, par Allah ! Mais je n'en vois pas davantage.*

Or, il advint que sur la route, juste à ce moment-là, s'avançait la caravane qui, chaque année, part de Kutaieh avec son chargement de faïences bleues, de faïences roses, de carreaux où l'on voit des arabesques et des faisans, de plats couleur reflet-de-soleil, d'aiguières, de tasses et de vaisselle. Très grands, très maigres, et noirs dans leurs caftans poilus, les chameliers marchaient silencieux, buvant la fraîcheur de l'air, en attendant de boire aux fontaines proches. Et les chameaux reniflaient doucement à chaque tournant des murs de pierre, interrogeant leur mémoire, comme font toujours les chameaux : *Est-ce que j'ai déjà vu celui-là ? Est-ce que je suis passé ici l'année dernière ? Inchallah ! Je crois bien*

que nous arrivons. Alors, quand ils relevaient le cou, ils faisaient tinter leurs sonnailles de bronze.

— *L'extase est venue*, décida Nasr'eddine. *Je vois l'autre côté du monde. Voici les djinns, très sûrement. Qu'ils sont étranges!*

Il se mit sur son séant pour les distinguer mieux. Et quand ils aperçurent cette ombre, les chameliers se rejetèrent les uns sur les autres, en grand désordre. Et quand les chameaux virent que leurs maîtres étaient en désordre, ils se hâtèrent de se jeter eux-mêmes en

désarroi, selon leur nature qui est sournoise, révolutionnaire et malicieuse. Et ils se mirent à baver, et à rogner, et à grogner. Et il y en eut qui se couchèrent, et d'autres qui leur plantèrent les pattes sur le dos, et d'autres qui revinrent sur leurs pas, tandis que les derniers disaient dans leur langue de chameaux : *Allons, allons, avancez, nous avons soif!* Et tous les carreaux bleus et roses, les plats mordorés, les aiguières très minces, et les plats pour les sauces, et les plats pour les rôts se brisèrent avec grand fracas.

— *Je vois,* soupira Nasr'eddine, *et j'entends surtout beaucoup trop bien, j'ai peur! Il est temps de m'en aller.*

Mais quand il eut mis ses genoux sur ses pieds, ses reins sur ses genoux, et sa taille sur ses reins, les chameliers s'aperçurent de leur méprise et que l'épouvantail était un homme bien vivant. Et comme leur chargement n'était plus qu'un tas de tessons, qu'on ne vend pas tessons au bazar, qu'on ne fait pas cent lieues pour apporter tessons, ils tombèrent sur le hodja, pleins de fureur, avec leurs bâtons très lourds, avec les

pierres de la route, avec la corde de leurs ceintures. Ils le battirent par devant, ils le battirent par derrière, sur les côtes et sur le crâne, sur le nez et sur les cuisses, sur les dents et sur les joues. Et quand ils furent essoufflés, seulement quand ils furent essoufflés, Nasr'eddine s'échappa.

Le lendemain, ayant rencontré Kenân le Riche, il lui dit :

— *Je sais maintenant comment est fait l'autre monde, je le sais ! J'y ai été.*

— *Eh bien ?* demanda Kenân.

— *Hélas ! c'est tout à fait comme dans celui-ci,* continua Nasr'eddine. *Et même il faut faire encore plus d'attention à la vaisselle !*

— *Le Prophète n'en a pas dit plus,* fit le bon Kenân. *Les hommes ne peuvent s'imaginer autre chose que ce qu'ils connaissent. Le paradis ne sera jamais pour eux que la réalité,* moins *quelque chose. Et ce ne doit pas être cela.*

— *Il faut donc,* gémit Nasr'eddine, *que je rentre chez moi, ou plutôt chez ma femme, que je continue à vivre dans mon tonneau, avec le chat, sans savoir, sans savoir, si du moins plus tard...*

— *Oui,* dit Kenân, *il faut rentrer chez soi. C'est la vie.*

COMMENT NASR'EDDINE PRIT CONCEIL DE KENAN ET DE DEUX HISTOIRES PROFITABLES

IL FAUT rentrer chez soi; c'est la vie... Nasr'eddine jugea cette observation pleine de sens, mais elle le rendit mélancolique. Toutefois, considérant que Kenân avait parlé en homme raisonnable, il lui accorda sa confiance, s'entretint avec lui plus fréquemment que par le passé. Il finit par lui demander, mais discrètement, et comme parlant toujours de questions générales :

— *Si un musulman venait me dire : Ya Nasr'eddine, ma femme est comme un paon à la saison des amours : beau plumage, certes, beau plumage, mais insupportable voix. La répudierai-je, ainsi que la loi m'en donne le droit ? que me conseillerais-tu de répondre ? De la répudier, selon la loi?*

— *Tu le peux, hodja, tu le peux !* répondit Kenân.

— *Et si ce même homme,* poursuivit le hodja, *me venait dire : Ma femme est une dévergondée ! lui conseillerais-je aussi de la répudier, selon la loi?*

— *Tu le peux, Nasr'eddine, tu le peux !* répéta Kenân. *Tu connais le Livre mieux que moi.*

— *Aussi n'est-ce point sur la loi que je t'interroge,* fit le hodja. *Je t'interroge*

parce qu'Allah — loué soit son nom! — t'a doué de la véritable prudence. Serait-ce le meilleur conseil? Tel est le point.

— *Cela,* reconnut Kenân, *est une autre affaire. Si j'ose dire mon opinion, je crois que je conseillerai toujours à un musulman de répudier une épouse dont les paroles lui sont trop souvent importunes : car à cela il n'y a point de remède. Mais s'il s'agissait de l'autre chose, oui, de l'autre chose... Mon avis est que peut-être il ne faut point se hâter d'aller chez le cadi. Quand j'étais à Constantinople, j'y appris l'aventure de Youssouf-Zia. Elle me fit grandement réfléchir.*

— *Je ne la connais point,* avoua Nasr'eddine.

Or donc ils s'assirent sur l'herbe, devant le kiosque d'Abdallah le cafedji, qui leur apporta le café, puis ayant reçu pour le café quatre métalliques, se remit à jouer de la flûte. Et Kenân conta l'

HISTOIRE INSTRUCTIVE DU BOUCHER ENTREPRENANT, DE YOUSSOUF-ZIA LE SALEPJI INGÉNIEUX ET DE LA BELLE ADOLESCENTE

RASSIM était à Stamboul un boucher d'entre les bouchers, établi rue des Bouchers, au bazar ; et son commerce était un bon commerce, car il mélangeait comme il convient le gras avec le maigre, la réjouissance avec les abats, les poumons avec le foie et les bonnes pièces

avec les mauvaises. Mais il ne mêlait en aucun cas l'amertume des mauvaises paroles au miel coutumier de son langage. Si on lui faisait un reproche, il répondait : *J'avais tort, j'avais tort ! qu'Allah me soit miséricordieux, j'avais tort !* Si une douce ménagère lui rapportait un quartier de viande en se plaignant de la qualité, il allait chercher un autre quartier de viande, exactement pareil, mais en disant : *Il me coûte le double, j'y perds, par Allah ! j'y perds ! Mais que ne ferait-on pas pour toi, ô délicieuse !* Enfin, c'était un boucher, rose de teint, comme tout bon boucher, de chair tendre, sans trop de graisse, jeune sans rien de la fade mollesse de l'enfance, large des côtes, savoureux de la langue ; quant au râble et ce qui s'ensuit, merveilleux ! et, je l'affirme, au dire de tous ceux et surtout de toutes celles qui fréquentaient sa boutique, le plus fin morceau de sa boucherie.

Or, il est impossible que tu l'ignores, ya Nasr'eddine, chez nous ce sont presque toujours les femmes qui font les premières avances, puisqu'elles sont voilées et que les hommes ne connaissent

pas leur figure. Mais Djanine hanoum, la femme de Youssouf-Zia, le marchand de salep, n'était pas une ombre noire pour Rassim. Non, elle n'était pas une ombre noire, malgré son voile! Car Rassim avait joué avec elle, du temps qu'elle n'était pas encore une femme faite, mais une gamine bien maigre, avec une voix qui commençait à changer, preuve que le reste allait changer aussi. Et Rassim, quand elle entrait chez lui, son *yachmak* sur le visage, se rappelait

ses yeux de violette, son nez droit et mince, sa bouche fleurie, et il songeait : *Maintenant, quel beau vase cette croupe large doit faire à l'ancien bouquet !* Tandis que Djanine, au même moment, rêvait : *Je connais le goût du chevreau, je connais le goût des choses qui pendent à ces crocs, ou nagent dans ces bassines de cuivre ; mais je ne connais pas le goût du boucher !*

Et voilà pourquoi, désireuse de connaître ce goût, elle entra chez lui vers le soir, à l'heure où nul acheteur n'était plus dans la boutique ; et Rassim, bien qu'elle fût voilée, dès que le premier mot eut chanté dans sa bouche, se dit : *C'est elle !*

— *Il me faudrait,* commanda Djanine, *de la chair d'agneau, du gras et du maigre, pour faire des brochettes et des boulettes savoureuses.*

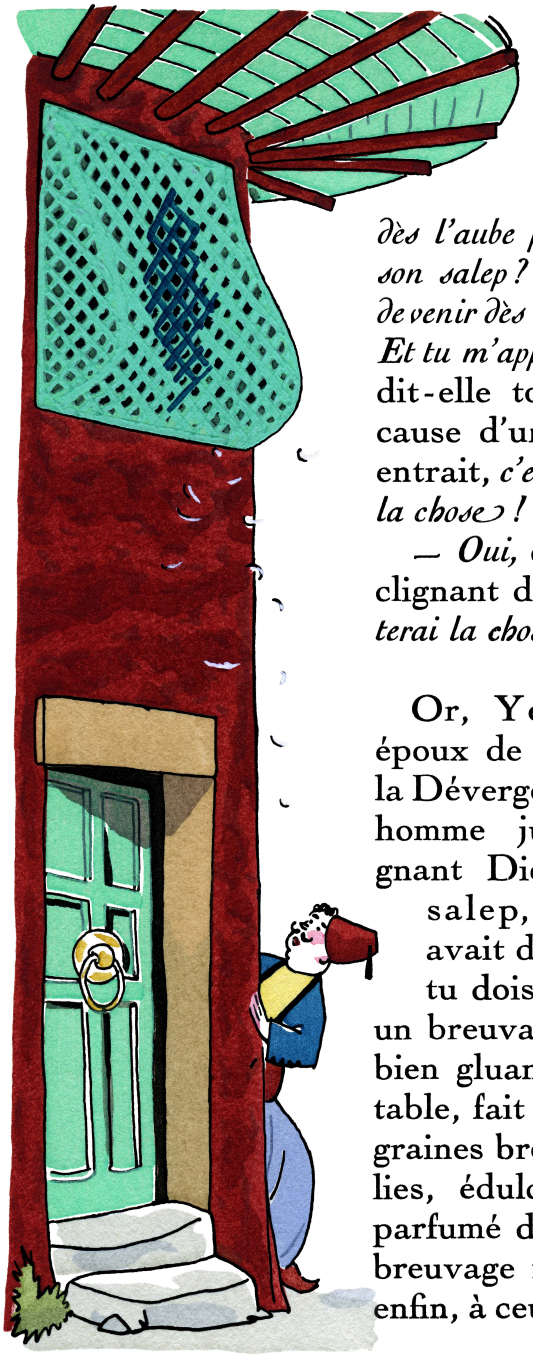
Et comme Rassim baissait un peu la tête pour prendre son tranchet, il sentit un bras rond, nu jusqu'au coude, qui passait devant son visage. Alors ses yeux brillèrent. Il se redressa.

— *Djanine ?* fit-il.

— *Tu me porteras la chose toi-même, n'est-ce pas, toi-même !*

— *Mais,* demanda Rassim, *est-ce que... est-ce qu'il n'y aura personne, personne que toi quand je la porterai ?*

— *O le plus bouché des bouchers débauchés !* dit-elle en riant. *Ne sais-tu pas que mon mari — puisse sa marchandise lui échauder le ventre et faire de ses pieds un plat tout bouilli pour le diable ! — sort tous les matins*



dès l'aube pour aller vendre son salep ? Qui t'empêche de venir dès qu'il est parti ?... Et tu m'apporteras la chose, dit-elle tout à coup, à cause d'un chaland qui entrait, *c'est bien entendu, la chose !*

— *Oui,* dit Rassim en clignant de l'œil, *j'apporterai la chose.*

Or, Youssouf-Zia, époux de cette Djanine la Dévergondée, était un homme juste et craignant Dieu, crieur de salep, comme elle avait dit. Et le salep, tu dois le savoir, est un breuvage bien sucré, bien gluant, bien délectable, fait de différentes graines broyées et bouillies, édulcoré de miel, parfumé d'essences : un breuvage indispensable, enfin, à ceux qui sortent

dès l'aube par la froidure d'automne ou le gel de l'hiver, alors qu'on voit, à Constantinople, les chiens roux, les chiens noirs, les chiens blancs, tous ramassés en gros tas, dans chaque quartier, la tête sous le ventre les uns des autres, les plus heureux par-dessous, les plus faibles et les plus vieux par-dessus, le poil hérissé par la bise. C'est à ce moment-là que sortait du lit, abandonnant sa femme aux bras tièdes, le pauvre Youssouf-Zia, pour aller vendre sa marchandise aux rameurs de caïques, aux portefaix de la Corne d'Or et aux gabelous innombrables qui dès le matin travaillent de leur métier. Et dès qu'il s'en était allé par sa route, cet industrieux salepji vendeur de salep, par la fenêtre de la rue, la fenêtre garnie d'un grillage de bois impénétrable aux yeux, Djanine, cette épouse perfide, laissait tomber de toutes petites plumes blanches, volées aux édredons de sa couche de délices ; et alors Rassim l'Entreprenant, embusqué au coin de la rue, ne faisait qu'un saut jusqu'à la porte entre-bâillée, la porte entre-bâillée du paradis !

Seulement, il y avait des jours, bien

des jours, où le bon Youssouf-Zia le faisait attendre ! On est si bien, dans la chaleur du lit, on a tant de vaillance, parfois, au réveil ! Et tandis qu'il se dulcifiait, Rassim l'Entreprenant se morfondait.

— *Allons, dehors, paresseux ! Dehors, ô toi qui veux mettre ta pauvre femme sur la paille !* disait Djanine impatiente à son époux très patient.

— *Loué soit le Rétributeur !* répondait Youssouf : *il n'y a pas d'autre salepji dans le quartier ; donc les amateurs de salep ne m'échapperont point.*

Quand Rassim pouvait entrer, Djanine était obligée d'attendre qu'une chaleur bienfaisante lui eût rendu l'empressement qu'elle souhaitait ; et Rassim, gémissant, disait que le froid bientôt le ferait mourir.

— *C'est qu'il n'a pas de concurrent, ce chien de crieur qui est mon mari !* répondait Djanine. *S'il avait un concurrent, il n'en prendrait pas tant à son aise.*

— *Eh bien,* dit un jour son ami, *j'ai une idée !*

Le lendemain, alors que l'aube n'avait

même pas blanchi les toits, Youssouf rêva qu'il entendait, dans le lointain, un cri singulier. Il en était à ce moment où le sommeil, n'étant plus une accablante nécessité, devient un voluptueux plaisir ; et voilà que ce plaisir se changeait en cauchemar. Le bruit se rapprochait ; oui, quelqu'un, dans la rue, criait, quelqu'un clamait de toute sa voix :

— *Salep, salep ! Salepji, salep !*

Djanine réveilla tout à fait son époux.

— *Écoute, vaurien, écoute ! Tu as un concurrent, à cette heure, un concurrent qui s'est levé avant toi. Tel est le fruit de ta mollesse, œuf de tortue ! cloporte !*

— *Que cent mille tonneaux de diables s'installent dans ses boyaux et y tiennent garnison trois mois !* s'écria Youssouf, qui, s'habillant à la hâte, se précipita dans la rue pour joindre son rival.

Il avait à peine disparu que Rassim le remplaçait dans la chambre bien chaude, dans la chambre amoureuse.

— *N'est-ce pas bien imité la voix du marchand de salep, ô ma colombe ?* dit-il.

— *C'était toi, débauché ! C'était toi, poète ! C'était toi, dominateur ! Viens, que je te paye, incomparable marchand de salep, et*

donne-moi encore de ta marchandise !

Et Rassim lui en donna encore, et encore, et encore, et ils furent heureux jusqu'à la limite de l'anéantissement, par delà les voluptés. Et le lendemain, d'encore meilleure heure, le pauvre Youssouf fut réveillé par la voix du crieur de salep.

— *Je l'attraperai, cette fois,* dit-il.

Il n'attrapa rien du tout, que des cornes. Mais il en avait déjà ; et le surlendemain, et tous les autres jours que fit Allah, il en

fut de même, sauf que c'était maintenant par la nuit noire que cet insaisissable crieur de salep annonçait sa venue déloyale : par la nuit noire, car Rassim était si pressé !

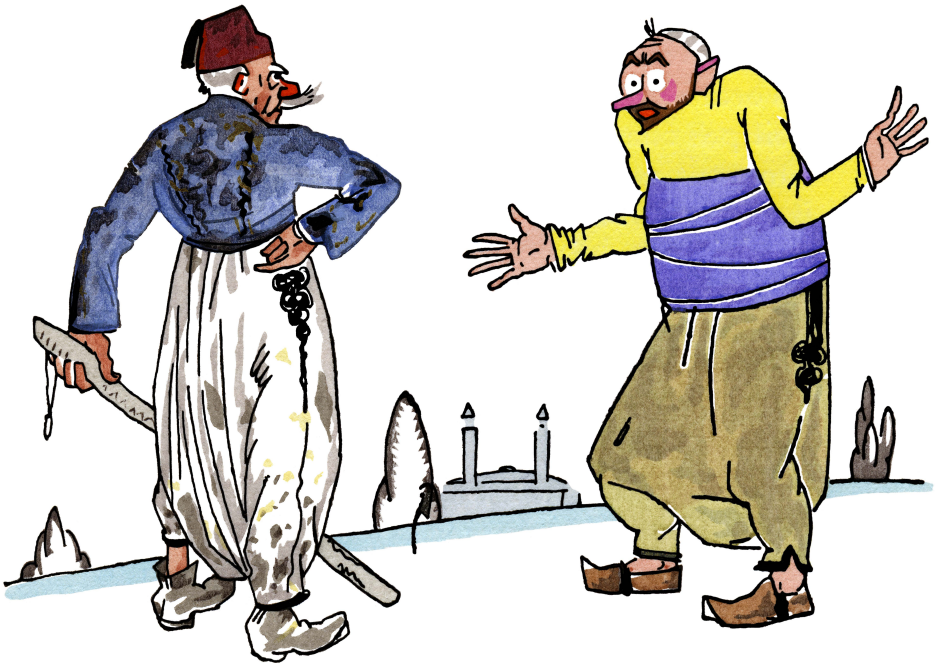
Mais Allah est la justice ! Allah voulait bien que Rassim fût aimé de la belle adolescente, et que la belle adolescente fît porter des cornes au vrai marchand de salep. Qu'est-ce que cela fait au salep que le marchand ait des cornes ou n'ait pas de cornes ? Qu'est-ce que ça change au salep ? Qu'est-ce que ça change à l'ordre de l'univers ? Seulement, on ne doit pas changer la besogne des heures. On peut prendre sa femme à un mari : il y en a toujours autant pour lui. On ne doit pas lui prendre son sommeil : cela ne se retrouve point. C'est pourquoi, sans aucun doute, une dernière fois que le calamiteux concurrent venait de faire entendre sa clameur astucieuse, comme Youssouf, à sa recherche, arpentait les pavés en criant : *Où est-il ? où est-il ?* il tomba pour ainsi dire dans les bras d'Ahmed, le veilleur de nuit, le propre veilleur de sa rue.

— *L'as-tu vu ?* lui demanda-t-il.

— *Je vois un fou,* répondit Ahmed sévèrement. *Un fou qui court quand il devrait dormir.*

— *Il y en a un autre bien plus fou que moi,* dit Youssouf l'infortuné. *C'est celui qui vient à ma barbe me voler ma clientèle, et toujours me devance pour crier sa marchandise.*

— *Oh ! oh !* fit Ahmed, *est-ce là le point ?*



Je l'entends bien, moi aussi, et je l'ai vu, ton concurrent ; mais il ne porte ni tasses à salep, ni vase d'étain plein de salep, ni salep, ni odeur de salep. Et je crois, je crois, je crois...

Il ne dit pas ce qu'il croyait, mais Youssouf n'en pensa pas moins.

— *Veux-tu,* demanda-t-il à Ahmed, *me laisser veiller à ta place, la nuit prochaine ?*

— *Bon,* fit Ahmed, *je comprends. Qu'il en soit à ta volonté !*

Le lendemain, après son souper, Youssouf partit sans vouloir dire où il allait. Et Djanine, qui n'avait aucun soupçon, pensa seulement : *Ah ! si je pouvais le prévenir, l'autre, le délicieux ! Mais patience, il viendra bientôt. Dormons.*

Elle dormit. Les chiens se battaient, les heures coulaient. Youssouf, de sa canne pesante, les annonçait en frappant sur les dalles, comme font les veilleurs de nuit. Les étoiles tournaient lentement avec le ciel, au-dessus de la ville, et, dans le petit cimetière tout proche, les cyprès droits et tristes avaient l'air de monter la garde autour des morts.

...Rassim arriva, sans se douter de rien, et, du bout de la rue, commença de crier :

— *Salep ! Salepji ! Salep !*

— *Ah ! c'est toi qui prétends vendre du salep ?* dit Youssouf. *Et où sont tes tasses, et où est ton vase d'étain, et où est la licence*

de Son Excellence le préfet de police qui t'autorise à vendre du salep ?

Or, comme Rassim se gardait de répondre, il le battit comme linge au lavoir. Puis ayant repris sa respiration, comme un âne ; puis ayant soufflé de nouveau, comme un Allemand, Rassim, qui avait mis son caftan sur ses yeux pour n'être pas reconnu, s'en alla sur sa meilleure jambe. De l'autre, il boitait très fort. Et voilà pour lui.

Alors, Youssouf-Zia, l'âme pacifiée, rentra dans sa demeure.

— *C'est toi, mon amour,* dit Djanine, dans l'ombre.

— *C'est moi, ton amour,* dit Youssouf d'une voix tranquille.

Ce n'était pas cet amour qu'attendait Djanine, mais c'était de l'amour pourtant, Youssouf en profita.

— *Ce n'est pas ton heure, Youssouf,* dit-elle faiblement, *ce n'est pas ton heure.*

— *Non,* dit-il bonnement, *mais je crois que c'est la tienne.*

Il s'était aperçu d'une différence. Et comme c'était un vrai sage, d'en profiter lui fut une grande consolation.

— *Évidemment,* approuva Nasr'eddine, *évidemment ! Ce Youssouf-Zia fut un grand sage. La seule question est de savoir si tout le monde peut être aussi sage que lui.*

— *Mais il y a une suite, hodja, il y a une suite !* poursuivit Kenân. *Elle n'est peut-être pas aussi instructive, mais elle est charmante, elle est charmante ! Écoute !*

A quelque temps de là, Hadji-Chukri, iman des derviches tourneurs, était assis sur une pierre plate, au milieu du petit jardin qui est tout près de la mosquée du

sultan Mahmoud, à Stamboul. De sa personne rien ne bougeait, sinon ses mains qui égrenaient un chapelet aux boules de santal, et ses lèvres qui énuméraient les quatre-vingt-dix-neuf perfections d'Allah. Mais ses yeux, sous son grand bonnet de bure à la persane, demeuraient fort vifs.

Une femme — et si jeune de taille et de port sous le *tcharchaf* noir qui cachait son visage ! — passa rapidement devant lui, disant :

— *C'est celui-là, saint homme, celui-là dans le cimetière, qui est mon époux. Tu as promis...*

Hadji-Chukri ne commit pas l'inconvenance de lever les yeux, mais son grand bonnet s'inclina d'un air savant.

Youssouf-Zia, le même Youssouf-Zia que tu viens de voir, s'apprêtait à déposer sur la tombe où dormait son père deux petits bols de riz encore chaud, tirés d'un beau vase en étain étroitement clos par un couvercle luisant où se lisait, en longues lettres arabes, ce verset du Coran sur les élus : *Ils auront tous les fruits qu'ils peuvent souhaiter, les viandes qu'ils désirent, et des femmes aux yeux*

noirs, blanches comme des perles enfilées. Je ne sais s'il est entièrement conforme à la logique d'apporter deux bols de riz à un élu qui dans le paradis possède déjà tant de choses meilleures : mais telle était la religion de Youssouf, parce qu'il avait le cœur simple.

Du haut de ce petit cimetière de Stamboul, tant leur couleur était forte et violente, les eaux de la Corne d'Or et du Bosphore semblaient remonter jusqu'à ses yeux. Avant toutes choses, avant les minarets des mosquées, les dômes innombrables, les maisons par dizaines de mille qui déferlaient en vagues figées sur les pentes, c'était la beauté de ces eaux marines qui frappait, retenait, attirait comme une sorcellerie : vertes et bleues à la fois, transparentes, profondes. La Corne d'Or semblait la poignée d'un cimeterre avec ses émaux, ses turquoises, ses brillants, et le Bosphore en jaillissait comme une lame immense, jetée à plat entre les montagnes fendues.

Comme l'heure en était sonnée, devant ce paysage magique, Youssouf-Zia fit sa prière, suivant les rites, avec les

génuflexions qui conviennent ; et chaque fois qu'il relevait la tête, encore appuyée sur ses deux mains, la beauté des choses lui apparaissait plus vivante et plus forte. Les chrétiens ignorent qu'il faut considérer tout ce qui n'a pas de mesure, la mer, les montagnes, le ciel, du niveau d'un brin d'herbe. Les musulmans savent. Ils savent tout ce qui grandit Dieu.

Youssouf se releva, reprit son vase d'étain et quitta le cimetière après en avoir refermé la porte avec la grande clef de fer rouillée qui pèse près d'une demi-livre et qu'il remit au gardien de la rue. Ce n'est pas à cause des hommes qu'on ferme les portes des cimetières à Constantinople ; les musulmans respectent leurs morts comme il faut : ils ne les craignent pas, mais ils les vénèrent. C'est à cause des chiens,

qui ne sont pas assez bons musulmans.

— *Que la vie est bonne, dans la solitude!* se disait Youssouf. *On dirait qu'elle est... qu'elle est déjà éternelle!*

Or, il chantonnait ces paroles à demi-voix, et les yeux mi-clos, ainsi que font beaucoup de Turcs du populaire, quand ils sont sur les routes, parce que leur race n'oubliera jamais tout à fait que jadis elle était nomade, et que chaque cavalier des temps héroïques chantait ainsi pour lui-même, à travers les espaces indéfiniment plats, dans les prairies mongoles. Et Hadji-Chukri le derviche, qui l'observait ainsi que je te l'ai fait voir, lui dit enfin :

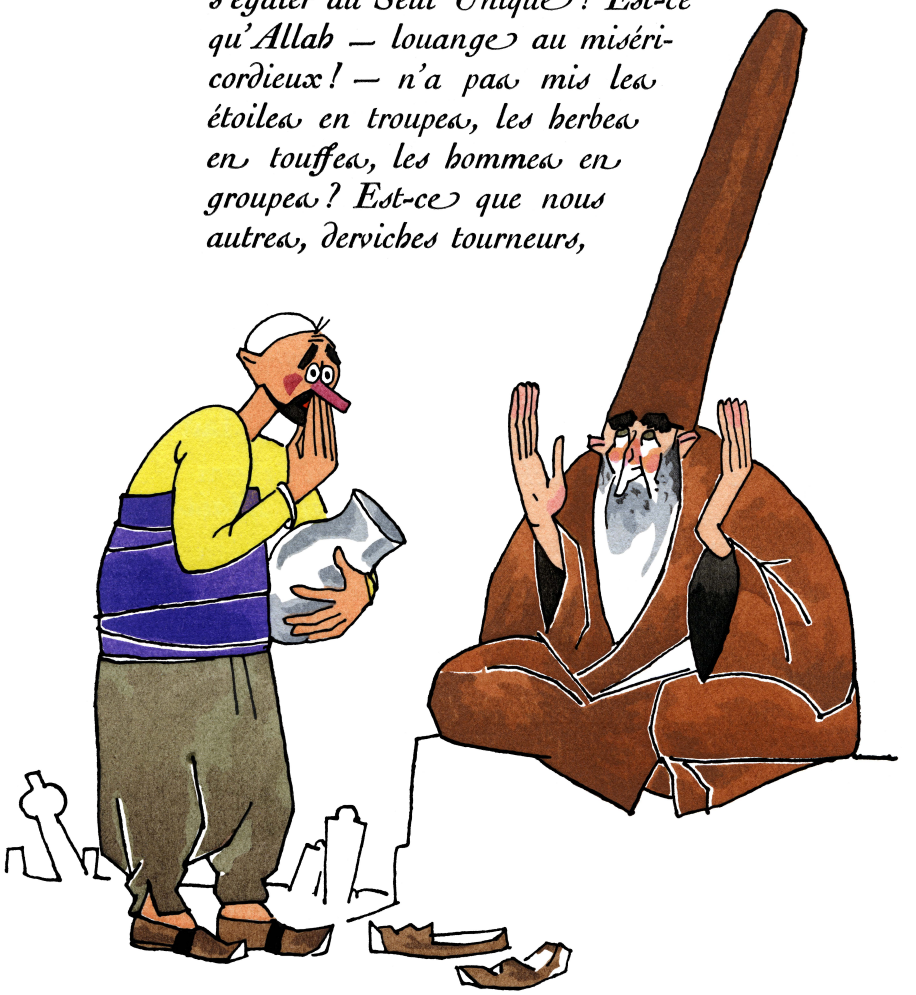
— *Le salut avec toi, Youssouf! Mais que dis-tu de la vie éternelle?*

— *Qu'elle doit être comme celle-ci, juste comme celle-ci, quand on est seul au sein de la beauté des choses. Car c'est alors qu'on s'élève jusqu'à concevoir l'idée des perfections d'Allah,* répondit le bon Youssouf.

— *Il ne faut pas le croire,* dit l'astucieux Hadji-Chukri, sévèrement, *il ne faut pas le croire, ya Youssouf : la solitude est condamnée par le Livre.*

— *Elle est condamnée par le Livre?*

— *En mille endroits. Est-ce que se glorifier de rester seul, jouir d'être seul, ce n'est pas prétendre — ô sacrilège ! — s'égaler au Seul Unique ? Est-ce qu'Allah — louange au miséricordieux ! — n'a pas mis les étoiles en troupes, les herbes en touffes, les hommes en groupes ? Est-ce que nous autres, derviches tourneurs,*



nous ne nous assemblons pas pour tourner, pour célébrer en tournant, tournant, tournant toujours, le tournoiement des astres dans le ciel ? Est-ce que le Prophète — qu'il soit exalté ! — n'a pas dit que les croyants ne devaient pas rester seuls, mais prendre femme, pour procréer d'autres croyants et vivre au milieu d'eux ?

C'est pour cette cause, ajouta Chukri, *que notre Prophète — qu'il soit glorifié ! — a dit que toutes les fois qu'un croyant s'approche de sa femme, il ajoute un kiosque à la demeure qu'il occupera dans le paradis.*

— *Il a dit cela ?* fit le pauvre Youssouf.

— *Il l'a dit. Et agir contrairement à ce qu'il a dit est un péché très noir, qui ne sera point pardonné.*

— *Qui ne sera point pardonné ?* répéta le pauvre Youssouf.

— *Qui ne serait point pardonné, quand même on vivrait ensuite une vie dix fois plus longue que celle de l'éléphant.*

— *Ouallahi !* fit Youssouf. *Je n'en savais rien... Le salut sur toi, Hadji !*

— *Le salut sur toi, Youssouf !*

Hadji-Chukri, l'air malin, le regarda qui s'éloignait ; et il s'applaudissait dans son cœur d'avoir su dire ce qu'il voulait

dire sans offenser en rien la discrétion. La jeune femme au *tcharchaf* noir, qui s'était tenue derrière le mur du couvent des derviches, se rapprocha de lui, si souple, si fraîche, si vive dans cette enveloppe sombre et trop large ! Une anguille dans une nasse obscure, ya Allah ! Voilà de quoi elle avait l'air. Et c'était Djanine, la femme de Youssouf.

— *Il sait ce qu'il faut qu'il sache*, prononça le derviche du bout des lèvres.

— *Allah t'a donné la sagesse, saint homme*, répondit Djanine. *Prends ceci pour les œuvres de ton couvent, et ne tiens pas en dédain, je te prie, la pauvre offrande d'une pauvre femme.*

Depuis le matin que le bon

Youssouf, crieur de salep, avait rossé Rassim, boucher trop entreprenant, Rassim le Défrisé n'était pas revenu chez Youssouf, crieur de salep, et Djanine avait trouvé que Youssouf, son époux, quand il voulait, pouvait remplacer Rassim avec avantage, avec avantage ! Mais Youssouf ne voulait plus, mais Youssouf mangeait, mais Youssouf sortait, mais Youssouf criait son salep ; et puis il rentrait, et puis il mangeait, et se couchait, et dormait, et telle était sa journée, et telle était sa nuit ; et quand il se levait c'était pour crier son salep, comme s'il n'y avait que salep au monde, et il s'en allait en sa route, et Djanine trouvait que c'était une mauvaise route.

Alors, de sa part, une veuve âgée était allée, avant elle, parler à Hadji-Chukri, et Hadji-Chukri avait dit : *J'entends ce que j'entends, je sais faire ce que je sais faire.* Et voilà l'histoire !

Djanine avait de petits pieds, de petits pieds qui marchaient vite, de petits pieds qui couraient, quand ils allaient au plaisir. Et Youssouf avançait tout doucement, ya Allah ! il méditait : un homme qui médite va doucement.

Il retrouva Djanine qui l'attendait, sans *tcharchaf,* en caleçons verts diaprés d'où sortait sa taille dans une chemisette translucide et une veste très ouverte. Elle avait un collier d'ambre jaune, un peu plus haut que les seins, et les petites boules claires montaient un peu et glissaient sur sa gorge ronde, parce qu'elle était amoureuse et que sa gorge bondissait.

Il arriva ce qu'il arriva. C'est le secret de la foi musulmane.

— *... Je crois que ce kiosque était un très beau kiosque,* dit Youssouf.

— *Un kiosque?* interrogea Djanine d'un air innocent.

— *C'est une chose que tu ne sais pas!* dit Youssouf, qui était fier de sa science. *Je viens de me construire un kiosque en paradis; c'est la récompense d'Allah.*

— *Loué soit le Rétributeur!* s'écria Djanine. *Que tu es beau, mon architecte!*

Le lendemain Youssouf alla vendre son salep et gagner avec son salep le pain du ménage.

— *Le paradis vient,* songeait-il, *à l'heure où il est écrit. La faim vient en*

attendant, la faim vient tous les jours.

Il disait cela, étant un homme raisonnable. Cependant il construisit encore un kiosque, par prudence et par idée de grandeur. Et Djanine l'aida avec conscience, et elle y mit de la magnificence, et ils firent une œuvre immense. Et quand ils eurent achevé la coupole, ils ajoutèrent des clochetons ; après les clochetons, des pendentifs ; après les pendentifs, des arabesques, et après les arabesques, un portique.

— *Je crois,* dit Djanine à son tour, *que c'est un très beau kiosque.*

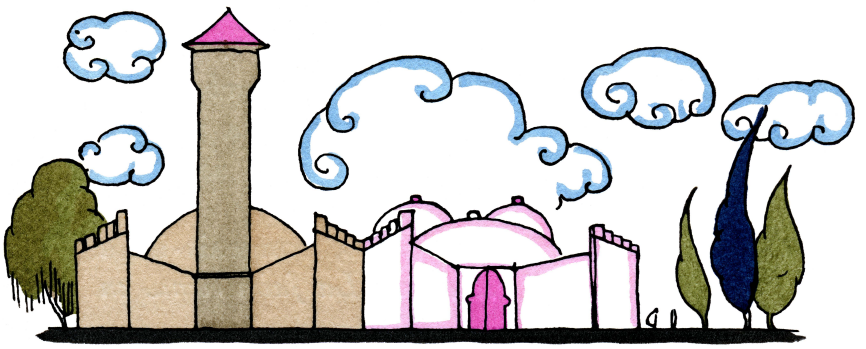
— *Je le crois,* répondit Youssouf.

— *Il sera pour moi,* dit Djanine.

— *Si tu veux,* répondit Youssouf.

Il bâillait fort, et s'endormit.

Mais le lendemain, Djanine suggéra :



— *Il y a un kiosque pour toi, il y en a un pour moi, il n'y en a pas pour les hôtes que nous recevrons dans le paradis. D'ailleurs, il en faut pour l'hiver, et il en faut pour l'été.*

Youssouf réfléchit une minute et répondit :

— *Djanine, je suis assez bien logé comme ça. Et puis il n'y a plus de place pour bâtir : je t'assure qu'il n'y a plus de place !*

— *Je te remercie, ya Kenân,* dit Nasr'eddine. *Mais en effet la fin de cette histoire, bien qu'au bout du compte plus morale, est moins instructive que son commencement.*

HISTOIRE ÉDIFIANTE DU KHALIFE ET DU CORDONNIER

SACHEZ d'abord qu'il est un pays que, de même que celui-ci, les infidèles n'ont encore tout à fait pris aux vrais croyants, et le souverain qu'Allah lui a donné, je l'appellerai un khalife, pour que vous ne le reconnaissiez point, et que je puisse conter ce conte véritable avec plus de liberté. Toutefois ces infidèles, étant insatiables, y sont entrés sous prétexte de nous prêter de l'argent, et nous avons mangé l'argent, et ils ont envoyé des soldats pour réclamer l'argent, et nous n'avons pas mangé les soldats, mais ces soldats nous ont un peu battus ; et alors, derrière les soldats, il est venu un résident, un homme sans barbe, avec une figure très propre, comme s'il se faisait raser tous les quarts d'heure, et toutes les fois qu'il dit : *Je veux !* le khalife soupire : *Il n'y a pas d'inconvénients, j'ordonne !* Et on appelle ça un protectorat.

Et pendant que les musulmans multiplient les prières, les infidèles multiplient les chemins de fer ; et quand ils partent en guerre, ils nous disent : *Paye donc, mon cher !* Et quand nous disons : *C'est cher !* ils répondent : *C'est votre*

affaire ! Et ainsi les Roumis prospèrent, quand pour nous la vie est amère.

Il y avait toutefois un Roumi qui ne prospérait point, parce que, jusqu'à ce jour, la prospérité n'avait pas été écrite pour lui au registre où tout est écrit ; et, selon les gens, c'était un cordonnier qui se nommait Martin, venu d'une ville d'où partent beaucoup de navires, et qu'ils appellent Marseille. Tant d'heures et tant d'heures, il travaillait dans son échoppe de la rue Bab-Azoun ! Il martelait avec son marteau, il aiguillait avec son aiguille, il poissait avec sa poix ; mais il avait autour de lui plus de vieux souliers que d'escarpins neufs, et bien souvent on n'eût trouvé dans ses poches ni medjidiehs d'argent fin, ni livres d'or d'Égypte, ni boukoufas de bon poids, ni même une mauvaise piastre de quatre sous, ni argent, je dis, ni odeur d'argent ; et pour de l'or, il n'en voyait que dans les cheveux de sa femme.

Car lorsqu'il plongeait son front dans la chevelure de cette favorisée du ciel, ouallahi ! c'était comme s'il se promenait dans une mine d'or ; et la face de cette

créature divine était comme la lune à son quatorzième jour, et ses deux mains comme des lis, et ses seins comme deux coupoles de marbre blanc terminées par des pointes de cuivre rouge, et tout son corps comme un océan de désirs. Et quand il avait pris sa joie avec elle, la nuit, après avoir mangé du pain et des oignons, il laissait aller sa tête près de cette tête lumineuse, et il se disait : *Où est ma chance, où est ma chance ? Il faut que je trouve ma chance pour que je vête, pour que j'honore, pour que je couronne de diamants une femme qui mérite des diamants, pour que je rende lisses et pures ses mains qui viennent de récurer un chaudron !* Il s'endormait en y pensant, il y pensait encore le matin, à son réveil, il inventait mille moyens d'amasser une grosse somme d'argent, car c'était un homme d'esprit très actif, comme la plupart de ceux qui tirent l'alène : et il ne trouvait rien, car, ainsi que le dit un proverbe très sage : *Pour faire de l'or, il faut beaucoup d'argent.*

Mais Allah fait ce qu'il veut, Allah est tout-puissant. Il avait décidé, dès le jour de la création du monde, qu'un

âne mâle se prendrait d'une fantaisie scandaleuse pour une ânesse, non loin de la boutique du cordonnier, juste un jour où le khalife passait par la rue Bab-Azoun, avec tout son cortège, le khalife dans sa belle voiture incarnadine et or, son vizir Osman-ben-Hakem et

sa suite d'Anglais coiffés du fez des croyants — maudits soient ces réprouvés! — C'était une belle ânesse et un bien plus bel âne. L'ânesse s'ébrouait entre ses deux couffins très lourds, l'âne marchait sur deux pieds seulement, comme un seigneur très fier, en chantant d'une fort belle voix; et les marchands de poissons frits, les femmes qui cuisent les galettes de mil, l'homme qui danse en tenant un bâton en équilibre sur son derrière, tous ceux qui vivent dans la rue, vendent, mangent, boivent, dorment, rient, pleurent, meurent dans la rue, béaient, criaient, s'attroupaient, devant cet âne et cette ânesse possédés du diable.

Voilà pourquoi la cordonnière sortit de la boutique du cordonnier, et le khalife vit la cordonnière.

Une rose blanche teintée de rose et un insecte vert qui lui mange le cœur : tel chacun de ses yeux dans sa face vermeille, ô hodja! Et tu connais aussi, d'après ce que j'ai entendu de tes malheurs, les statues que les Grecs incirconcis ont taillées dans un marbre un peu rose; ils y mettaient des yeux

d'émeraude, et quand on les tire des ruines, elles ont l'air encore pâmées mais déjà tristes, comme si on venait de faire fuir le genni qui depuis des siècles jouissait de leur corps dans la solitude. Telle apparut la cordonnière, et le khalife fut ému à la limite de l'émotion, et son cœur s'agita dans sa poitrine comme un cygne tumultueux qui va s'envoler :

Tu es venue de bien loin pour éclairer cet empire, ô étrangère, et ta beauté illustre ta robe pauvre comme le soleil change un tourbillon de sable en une tour de diamants.

Et je ne te connaissais pas avant cette heure, et je te connais maintenant comme si tu avais dormi, enfant, avec moi, dans le même berceau. Ma vie est ta vie ! Est-ce qu'il y a d'autres femmes au monde ? Je ne le sais plus ! Je te préfère !

Sont-ce des grêlons tombés du ciel, ou bien tes dents ? L'horizon tout entier du couchant, ou ta chevelure ? Il n'est plus que toi, il n'est plus que toi !

J'ai connu des Hindoues, que je croyais les plus belles de la terre, et leurs deux hanches s'élargissaient, harmonieuses, comme

les cornes d'un oryx. Mais je t'aime mieux, toi claire et pâle, avec ta croupe plus droite, et la fierté de tes bras blancs.

Tels sont les vers que le khalife improvisa pour célébrer son grand amour, et ils demeureront à jamais, si Allah le veut ! Mais si le khalife vit la cordonnière, la cordonnière vit très mal le khalife, parce que l'âne l'intéressait davantage.

— *Je ferai venir cet artisan,* dit le khalife au vizir Osman-ben-Hakem, *et je lui donnerai la somme qu'il voudra pour divorcer.*

— *O khalife,* répondit le vizir, *tu n'achèteras pas cette femme à son époux. Elle te coûterait trop cher !*

— *Elle me coûterait,* dit le khalife, *mille livres turques.*

— *Elle te coûterait ton empire !*

Et comme le khalife ne comprenait pas encore, il continua :

— *Elle te coûterait ton empire, à cause des Anglais. Ils ont lu, dans un livre qu'ils nomment la Bible, que le grand Daoud, père du grand Soliman, lui-même fut blâmable pour avoir fait à peu de chose*

près ce que tu veux faire, à la femme d'Ouriah, capitaine des gardes. Ils ont inventé une vertu qui n'est pas notre vertu, qui n'est la vertu d'aucun autre peuple : et c'est qu'il ne faut jamais être amoureux de telle sorte qu'il en soit parlé dans les journaux.

Alors, le nez du khalife fut gonflé par la colère noire, et il cria :

— *Si tu ne fais pas en sorte que cette femme entre dans mon palais, sans que je perde mon empire, je te ferai accuser par les Roumis d'un crime qu'ils ne pardonnent jamais, et qu'ils appellent le patriotisme ! Et ils t'enverront à Koweït, où tu mourras sous les moustiques et les puces !*

— *Entendre, c'est obéir,* dit Osman.

Mais il ne savait comment obéir, et son âme était secouée de crainte dans sa chair comme un arbre qu'on déracine. C'est pourquoi il rentra chez lui avec un front obscur et dit à sa femme Aneïsa :

— *Hâtons-nous de vendre en cachette tout ce que nous possédons, et de l'envoyer à Théotokopoulo, Grec d'Athènes et marchand d'argent. Car la disgrâce est sur moi et il nous faut prendre la fuite, sinon je serai transporté sur un navire à Koweït, où je*

mourrai sous les moustiques et les puces.

— *O mon maître,* dit Aneïsa, *mange d'abord ces confitures de roses, que j'ai préparées moi-même, ces boulettes de chair d'agneau et ces excellents* kébabs ; *et ensuite, je t'écouterai, si tu daignes te confier à ta servante.*

Et lorsqu'il eut bu et mangé, il parla, et sa femme lui donna un conseil d'entre les conseils.

C'est sur ce conseil que, le lendemain, le vizir alla, en grande pompe, vers la rue Bab-Azoun, et dix-huit de ses officiers et de ses serviteurs le suivaient, et tous étaient à cheval, sur des chevaux qui bondissaient comme des faons. Et le peuple disait : *Où va-t-il, cet Osman, lumière du khalife ?* Tous furent bien étonnés quand ils virent qu'ils descendaient devant la boutique du cordonnier.

— *Cordonnier,* dit le vizir, *cordonnier, mes bottes me font mal. Or çà, donne-moi une paire de bottes, et dépêche, dépêche, dépêche !...*

Le pauvre homme essuyait ses mains toutes noircies sur son tablier vert. Quelles chaussures, quelles chaussures étaient dans sa pauvre échoppe dignes

d'un si grand seigneur ! Il ne savait pas, mais Allah est plus savant. Et sa bénédiction lui inspira de demander à sa femme les bottes qu'un seigneur français n'était jamais venu chercher, faute d'argent.

Et sa femme chaussa les bottes au vizir en appuyant le pied de ce personnage exalté sur son propre genou rond. Son cœur battait un peu vite, elle ne

songeait pas à sa beauté. Elle se disait : *Elles n'iront pas, elles n'iront pas !*

Mais le vizir cria, d'un air émerveillé :

— *Ah ! quelles bottes, quelles bottes, quelles bottes !*

Et tous ses serviteurs et ses officiers répétèrent autour de lui :

— *Ah ! quelles bottes ! Ah ! quelles bottes !*

L'un disait : *Elles ne sont pas sottes !* Un autre : *Si belles, au bas d'une culotte !* Un autre : *Trop belles pour fouler la crotte !* Un autre : *Chausse-les vite, après ça, trotte, trotte et trotte !* Et tous reprenaient en chœur :

— *Ah ! quelles bottes ! quelles bottes ! quelles bottes !*

Le vizir jeta cinq livres turques sur l'établi, cinq livres ! Puis il sortit, et le cordonnier lui mit cette botte, cette chère botte, dans l'étrier d'acier, tandis que tous, autour de lui, remontaient sur leurs chevaux pareils à des faons. Les gens stupéfaits disaient :

— *Son Excellence le vizir habille ses pieds sacrés chez notre ami Martin. Martin est grand ! Il paraît que Martin travaille le cuir comme un artiste. Ouallahi ! On apprend tous les jours !*

A compter de ce moment, l'échoppe devint le rendez-vous du beau monde, et le cordonnier était heureux, sans désirer davantage, de voir quelques écus blancs s'empiler au fond d'un coffre. Mais il vit arriver certain jour un capitaine de police.

— *Cordonnier,* dit le capitaine de police d'une voix tonnante, *cordonnier! Est-ce toi qui as fourni une paire de bottes à Son Excellence le vizir?*

Alors, l'âme du cordonnier fut saisie d'épouvante, parce qu'il pensait, comme beaucoup d'autres personnes, que les gens de police ne se dérangent jamais pour le bien des pauvres.

— *Oui,* dit-il en tremblant.

— *Ah! c'est toi! Ah! c'est toi! Eh bien, Son Altesse le khalife — la bénédiction sur lui! — te mande en sa présence. Allons, dépêche!*

Alors, le cordonnier jeta un regard sur son tablier sale et ses mains noires et dit :

— *O noble capitaine de police, je ne suis pas en état de me présenter devant un si grand prince. Laisse-moi au moins changer de vêtements. Considère l'indignité de ceux-ci.*

— *Ça ne fait rien, viens comme ça, viens comme ça!*

... Quand le cordonnier se trouva devant le khalife, il tremblait de tous ses membres, et, après s'être incliné très bas, il attendit sa destinée dans la terreur.

— *Est-ce bien toi,* dit le khalife, *qui as fait des bottes à Osman-ben-Hakem, mon serviteur que voici?*

— *Hélas!* répondit-il, *c'est moi-même!*

— *Ah! quelles bottes! Ah! quelles bottes!* dit le khalife. *O prince des cordonniers, poète de la chaussure, roi du cuir, empereur des semelles! Et comment as-tu osé vêtir les viles extrémités de mes sujets sans offrir d'abord les prémices de ton génie à mes pieds augustes? Je veux douze paires de bottes. Dépêche, dépêche!*

Alors, le cordonnier, émerveillé à la limite de l'émerveillement, se pencha vers les pieds augustes ; et il s'agenouilla, et il calcula, et il prit mesure avec sa mesure, et il écrivit avec son calame, que les Roumis appellent un crayon.

— *Quelle grâce! quelle grâce!* dit le khalife. *Quelle douceur dans les mains,*

quelle rapidité dans la cogitation, quelle prestesse dans les mouvements ! En vérité, tu as excellé. O maître des maîtres, sultan du maroquin, empereur du veau et de la chèvre, tireur d'alène incomparable, ferais-tu bien des souliers pour mes dix mille soldats, mon armée entière, invincible et déguenillée ?

— Il faut du cuir, Altesse, il faut du cuir, bredouilla le pauvre cordonnier, *il faut acheter des milliers de livres de cuir, et ton serviteur ne possède que quelques misérables piastres.*

— *N'est-ce que cela!* dit le khalife. *Qu'on lui compte trente mille livres d'or, qu'on lui prête les ouvriers de nos arsenaux, qu'on lui donne le palais de notre ancien vizir Abdallah-ben-Ismaïl, que nous mîmes en prison pour faire plaisir aux Anglais, nos nobles amis. Et nous le nommons pacha, afin qu'on tremble et qu'on obéisse!*

Et le cordonnier, devenu Martin-pacha, s'exclama de toute son âme :

— *Vraiment, vraiment, c'est comme dans les Mille et une Nuits!*

Et le vizir répondit :

— *Inchallah! C'est ce qu'a voulu le khalife notre maître, qui égale Haroun-al-Raschid.*

Voilà comment le cordonnier fut métamorphosé à la minute en un seigneur pacha, fournisseur des armées de Son Altesse le khalife, riche, glorieux, égal des premiers parmi les premiers. Et la femme du cordonnier devint la plus belle dame d'entre les belles dames, et son extérieur devint digne de son intérieur, j'entends son corps miraculeux, et elle fut invitée au prochain bal de la cour, avec son mari, fournisseur opulent,

pacha magnifique. Et c'était ce que Son Altesse le khalife, conseillé par le vizir Osman-ben-Hakem, avait voulu, dans l'astuce de sa générosité, allumée par le feu de ses désirs.

Ainsi arriva, au bal de la cour, l'épouse délectable du cordonnier, vêtue d'une robe de soie lamée d'or, montrant sa gorge, la fausse impudique ! sa gorge où frémissaient deux colombes vivantes ; et les perles de son collier avaient l'air d'éclairer son cou, comme les lampes mystérieuses que les chrétiens savent allumer éclairent, la nuit, les pierres des routes en les rendant blondes.

Or, le khalife, après qu'elle lui eut été présentée, ayant décidé que le moment était venu d'accomplir ce qu'il avait souhaité d'accomplir, l'emmena dans une chambre où tout était préparé pour ses desseins, car il était seul avec elle, et la lumière était mystérieuse, et la fraîcheur insidieuse, et la musique voluptueuse, et la couche très moelleuse. Et, ne contenant plus les mouvements de son cœur et de ses mains, il enlaça très ardemment le col de la divine cordonnière, en disant :

— J'ai donné tout ce que je pouvais donner pour t'avoir, ô miraculeuse, et ce que j'ai donné ne vaut un ongle de tes orteils.

Un seul pas de tes pieds, sous ta robe souple, me brûle, me brûle! Mais ton corps est toute la mer, et que je m'y noie enfin pour me rafraîchir!

Mais elle se dégagea avec un grand cri, car les femmes de Roumis prétendent quelquefois se garder elles-mêmes, quand leurs époux ne les gardent pas, ce qui

est plus incompréhensible que tout ce qui est incompréhensible, et plus bête que tout ce qui est bête ; et elle s'enfuit, les cheveux déliés sur ses épaules nues, jusque dans la salle où était son mari, Martin-pacha, cordonnier magnifique.

Et le cordonnier vit sa chance, telle que la lui offrait le Rétributeur, et s'écria :

— *Ah ! c'est comme ça ! Ah ! c'est comme ça ! Et tu veux faire à ma femme, ô khalife, ce que fit le grand Daoud à la femme d'Ouriah, capitaine des gardes ! Et c'est pour ça que tu m'as donné trente mille livres, et un palais, et du cuir ! Mais tu n'auras pas ma femme, et je garde les trente mille livres, je vends le cuir, je vends le palais, et je te quitte : car tu n'oseras rien dire, à cause des Anglais qui parleraient de ton histoire dans les journaux, pour que tu ne sois plus un khalife, et que tu deviennes rien du tout, dans une île de rien du tout !*

COMMENT LES RÉCITS DE L'ESPION MOHAMMED-SI-KOUALDIA LUI GAGNÈRENT LES SYMPATHIES DU RÉVÉREND JOHN FEATHERCOCK

DU COTÉ des espions qui gagnaient honnêtement leur vie à espionner, la personne la plus remarquable, chez Haydar-pacha, était Mohammed-si-Koualdia, homme charmant, de détestable réputation. Mohammed-si-Koualdia fumait le haschisch ; il buvait non seulement le mastic des Grecs, non seulement les breuvages violents que distillent les Européens, mais le vin même, le vin rouge des raisins rouges, qui laisse à l'haleine un souvenir — chose épouvantable pour un musulman. Enfin sans pudeur, absolument sans pudeur ! Long et mince, pâle quand il avait fumé le haschisch, rubicond quand il avait péché du péché de Noé-le-Patriarche, peu de barbe, les pommettes hautes, les yeux caressants, des yeux de vice, noirs et souriants : avec cela de mauvaises mœurs, susceptible d'agréer toutes les missions, quelles qu'elles fussent, quelles qu'elles fussent ! Espion comme il était ruffian ou bardache, avec ingénuité, mais aussi avec talent. A Damas à la solde du consul d'Allemagne, du consul de France, du consul d'Angleterre, de tous les consuls : et n'en trahissant

aucun, puisqu'il les trahissait tous — au bout du compte versant tout ce qu'il savait dans l'oreille du *vali.* C'est pourquoi il avait eu de l'avancement, de Damas étant passé à Constantinople. Gai comme un enfant quand il était sobre, sérieux comme un ouléma aux heures d'ivresse : et quant à ses manières, délicieuses, en vérité, délicieuses ! Nasr'eddine se sentait un cœur débordant d'indulgence pour Mohammed-le-Déconsidéré : Allah n'a-t-il point fait aussi les chats ? Les chats sont voleurs, les chats sont lubriques ; ils sont aimables. Mais il écoutait Mohammed-le-Déconsidéré sans rien lui dire, sachant qu'il est des sphinx qui parlent, et devant lesquels il convient de se taire. Le révérend John Feathercock se sentait également, par une étrange et dangereuse faiblesse, porté vers Mohammed. Mohammed ne parlait-il point toutes les langues ? Le révérend aurait eu peine à se passer de lui. Mais, pour trouver grâce aux yeux du Seigneur, ainsi que pour demeurer tout à fait respectable à ses propres yeux, il entreprit de le convertir. Mohammed

se laissa faire ingénument. Il aimait causer théologie comme il aimait causer voyages, causer femmes, chevaux, chasse aux gazelles, Turcs, empereur d'Allemagne et voleurs, comme il aimait causer de tout : pour causer ! Car il n'est rien de tel que de causer, sachez-le bien, causer, les jambes croisées sur de confortables coussins dans une cour bien fraîche, près d'un jet d'eau qui chante dans une vasque de marbre ; causer, les yeux mi-clos, la bouche à peine ouverte et pourtant souriante, en faisant quelquefois un petit geste des mains, rapprochées puis éloignées de la poitrine, comme si on offrait son cœur, juste au moment où l'on va plonger son contradicteur dans l'amertume des contradictions.

— *Je reconnais*, dit un soir le révérend Feathercock, *que votre dogme de l'unité divine présente l'avantage d'une grande clarté ; et vraiment, je ne voudrais pas reprocher trop amèrement à votre prophète l'indulgence qu'il montra pour la polygamie ; car j'avoue que notre Ancien Testament ne voyait aucun mal à ce qu'un homme eût plusieurs femmes. Nul texte même du Nouveau ne*

me paraît condamner d'une façon bien certaine un tel usage, et le roi Henri VIII, vénéré fondateur de notre Église, divorça successivement tant de fois qu'il finit par avoir je ne sais plus combien d'épouses vivantes ; je m'en souviendrais sûrement, si ma mémoire n'était quelque peu brouillée cette nuit. Mais ce que je ne saurais admettre, c'est la cruauté de vos usages et de vos lois à l'égard des femmes adultères. Veuillez le reconnaître, ô Mohammed : les histoires, d'ailleurs merveilleuses, de vos conteurs, ne parlent que de femmes infortunées, changées en chiennes, en cavales, en goules dégoûtantes, et battues comme plâtre, quand elles n'ont pas la tête coupée, pour avoir un instant failli à la foi conjugale ; or, si une telle férocité paraît excessive déjà chez un mari qui ne possède qu'une épouse, combien n'est-elle pas monstrueuse lorsqu'il en possède plusieurs autres pour consoler son âme et calmer les feux de son corps.

— Tu as raison, effendi, repartit Mohammed, *mais ce sont des aventures qui remontent à une haute antiquité, alors que nos mœurs étaient presque aussi barbares que les vôtres. Elles se sont bien adoucies de nos jours et je n'ai vu de mes*

yeux ô aucune femme changée en jument,
ni même battue bien fort, après avoir fait
ce que toutes les femmes désirent faire. Je
puis te conter, afin que tu n'en doutes
plus, ce qui s'est passé, il n'y a pas deux
ans, non loin de Damas, entre
Cheikh Ishak-ben-Hamaoui, sa
femme Kaïria, et le jeune
Aboul-Kassim, cavalier
de ma famille
et de mes
amis.

HISTOIRE VERTUEUSE DE CHEIKH ISHAK, DE KAIRIA LA DÉVERGONDÉE ET DU CAVALIER KASSIM

SACHE donc, ô révérend plein de sagesse, que Cheikh Ishak est un homme plein d'âge et de richesses qui vit à Tabariat, où sont les fontaines, les dattiers, les lys qui poussent près des eaux, la forteresse que tes aïeux les Croisés ont bâtie et qu'il leur a prise, l'émir vainqueur que vous appelez Saladin ! Mais plus que les dattiers, plus que les fontaines, plus que les lys, plus que la forteresse, sont grandes, et blanches, et fraîches, et claires, et grasses, les femmes de Tabariat. Et Cheikh Ishak, tout vieux qu'il était, en avait huit, grandes, blanches, fraîches, claires et grasses entre toutes, bouquet de fleurs qu'il n'arrosait guère, ce

mécréant, de plus de désirs que de vertu et de plus d'avarice encore que de biens.

Et la dernière était Kaïria. Veux-tu la voir ? Une taille mince comme une corde, des jambes souples comme un jonc, une peau toute parfumée de l'odeur de la graine maouk, *qui vient du Soudan, et qui fait aimer. Et je te le dirai, effendi, je te le dirai en confidence, parce que je ne devrais pas le savoir : sur son front, le signe bleu qui marquait sa race bédouine. Pour l'âge, quatorze ans. Subtile comme une vieille femme, amoureuse comme une chèvre, délicieuse depuis ses ongles teints au henné jusqu'ailleurs, jusqu'ailleurs ! Si tu ne la vois pas maintenant, c'est que ton imagination n'a pas d'yeux, toi qui m'écoutes : car je viens de te la montrer. Et, comme elle était la préférée, sous la tente et hors de la tente, elle n'avait rien à faire, rien du tout, que se frotter les dents avec un bâtonnet pour les rendre blanches, chanter le soir comme chantent les rossignols dans l'ombre des vieilles pierres et la fraîcheur des citernes ; sortir, voilée, sous prétexte d'aller quérir de l'eau et n'en pas puiser de quoi faire perdre sa soif à un étourneau, mais bavarder près des margelles. Seulement, si elle était la*

préférée d'Ishak, Ishak,
ce vieux, ne lui chantait point.
Voilà pourquoi, non loin du puits,
ayant vu passer Kassim, et le distinguant parce qu'il était beau, elle
se retourna lentement, ouvrit le haut de
son voile — alors son front et ses
yeux parurent et ses paupières se
baissèrent lentement — puis elle
s'en alla, lentement ! Et cela suffit
pour que l'âme de Kassim fût ravie
au delà du suprême

ravissement. Car il n'avait vu que ses yeux, son front, ses mains, dressées sur sa tête autour d'un vase de cuivre. Mais la douceur de s'imaginer! de s'imaginer tout son corps lisse, sa bouche fraîche, et sur ses bras, sa poitrine et ses hanches, le lacis de ses petites veines, lianes bleues et légères, amoureuses, d'un arbre. D'ailleurs, Kaïria lui envoya une négresse pour lui dire : « Ouassalam, ya Sidi, on t'aime! »

— *Voilà justement*, interrompit le révérend Feathercock, en contemplant l'or pâle de son whisky, *voilà ce que je trouve entaché d'indécence. De telles démarches n'appartiennent qu'aux hommes.*

— *Il en va différemment chez nous*, répondit Mohammed-si-Koualdia, *parce que les femmes voient le visage des hommes, tandis que les hommes ne voient point celui des femmes, et n'ont aucune occasion de leur parler en public. D'ailleurs, je soupçonne fortement que chez vous les choses se passent à peu près de même, et que la conviction nourrie par vos jeunes hommes qu'ils ont séduit des dames vertueuses vient de leur naïveté : car tu sais bien que lorsque ce jeune Français plein de prétentions, le marquis de Saint-Ephrem, obtint ici les bonnes grâces*

de lady Harland, il y avait plus de six semaines que cette personne faisait inutilement tous ses efforts pour lui faire comprendre qu'il serait bien accueilli. Ce qui n'empêcha pas cet adolescent capturé d'appeler, je crois, cette mauvaise affaire une conquête. Retiens bien ce que je vais te dire, effendi : lorsqu'il créa l'homme et la femme dans le Paradis Terrestre, Allah, ayant médité, prononça : « Je veux que les hommes aient une âme, et que les femmes en soient privées : elles seraient responsables de trop de péchés. Mais je donnerai de l'esprit aux femmes et les hommes n'en auront point. » A quoi Cheïtan, l'esprit du mal qui écoutait, répondit : « Bismillah! Comme ça, ça va bien! »

Et voilà comment, à cause des bons conseils de cette figure de goudron, la négresse envoyée de Kaïria, Kassim se trouva, la nuit tombée, près de la tente de celle qui lui avait fait savoir le grand désir qu'elle avait de connaître de quoi il était capable. Et la tente de Cheikh Ishak était faite comme celle de tous les hommes riches, en deux parties, l'une pour les femmes et

l'autre pour lui, où il se retirait, comme il convient, quand il avait pris avec elles autant de joie que ses vieux os en pouvaient prendre, c'est-à-dire gros comme un grain de farine bien moulue. Celles qui étaient avec Kaïria entendirent les pas de Kassim sur le sable et les cailloux, et elles dirent :

— Le voilà ! L'entends-tu qui vient ?

Kaïria l'avait entendu avant leurs oreilles, la maligne. Mais elle demanda exprès :

— Qui est là, et pourquoi viens-tu ?

Il répondit :

— C'est moi Kassim, et je suis là pour ton plaisir, ô merveilleuse !

Puis il récita, d'une voix très basse, ces vers qui ne sont pas de lui, mais d'Amer-ben-Khoultoun :

« Elle laisse voir deux seins pareils à deux boîtes de tendre ivoire, qu'aucune main ne souilla.

« Elle laisse voir une taille longue et cambrée. Ses hanches sont tellement alourdies du poids de leur rondeur qu'elles ont peine à se soulever.

« Et toute cette chair si noblement abondante fait paraître plus étroites les portes — et m'a rendu fou ! »

Kaïria eut un petit rire étonné et parla ainsi :

— La voix est bonne et le choix bien fait. Qu'as-tu encore à me dire ?

Il dit :

— Ensorcelante, j'ai apporté les babouches.

— Je vois, fit-elle, que tu connais les usages.

Ayant prononcé ces paroles, elle sortit de la tente et il lui mit les babouches.

Car il faut savoir que lorsqu'une femme sort la nuit du haremlik pour donner à un homme tout ce qu'elle peut donner, à moins d'être plus mal élevé qu'un Juif et plus lourd d'esprit qu'un Allemand, on sait qu'on

doit lui apporter une paire de chaussures solides, triplement rembourrées de feutre : parce que les cailloux du désert sont durs aux petits pieds.

Et Kassim connut l'adolescente, et l'adolescente connut Kassim; et elle vit qu'il était aussi supérieur à Cheikh Ishak par l'éclat du visage, la souplesse des membres, la vigueur des reins, et l'odeur, et la couleur, et l'ardeur, et la fraîcheur, que le palmier rônier est supérieur au lentisque. Alors elle dit :

— Faudra-t-il donc rentrer dans cette tente ?

— O ma maîtresse, répondit Kassim, joie de ma chair, orgueil de mes doigts qui t'ont touchée, les chevaux sont là, tout sellés.

— Les fils que j'aurai de toi, dit-elle orgueilleuse, seront des hommes ! Tu es fort, et tu es prévoyant !

Quand Cheikh Ishak entendit les pas des chevaux, ces huit pieds sonores qui fuyaient, il se douta de son malheur et comprit que l'adolescente était partie pour autre chose qu'aller chercher de l'eau à la fontaine. Alors lui-même courut à sa poursuite, avec son frère et ses fils. Mais, comme ses chevaux

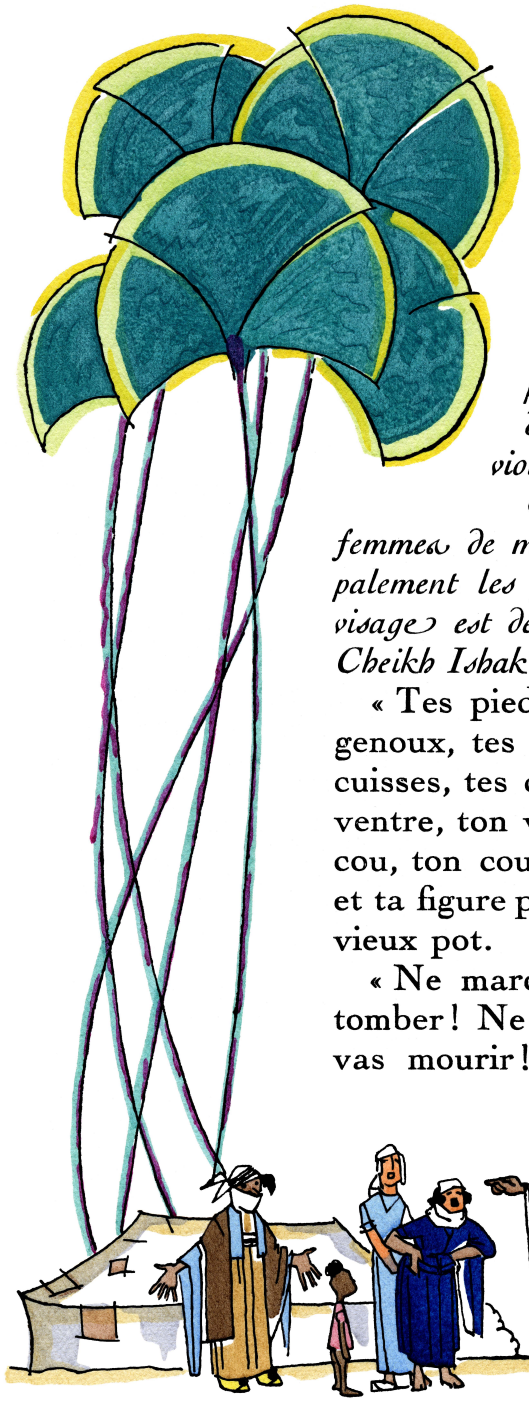
n'étaient pas tout prêts sellés, il ne rattrapa point les fugitifs avant la fin de la nuit. Et quand il les rattrapa, ils étaient chez moi.

— *Chez toi, Mohammed?* fit le révérend Feathercock, étonné.

— *Chez moi, parce qu'il ne faut jamais enlever une femme avant d'avoir prévenu un ami, d'une autre tribu, qui vous ouvre sa tente. Car toute tente est sacrée, et le Prophète lui-même — sur lui la lumière et la bénédiction — n'entrerait pas dans la tente d'un vrai croyant sans sa permission.*

Et ils firent ce qu'ils voulaient, quand ils furent chez moi, et ce qu'ils firent est le mystère de la foi musulmane. Ils se réjouirent jusqu'à la limite de la jouissance, ils burent, et mangèrent, et dormirent, et cela dura jusqu'au moment où l'on sentit tomber sur la terre l'odeur du matin. Mais quand l'odeur du matin fut venue, Cheikh Ishak et les siens arrivèrent avec elle.

Et le Cheikh dit : « Où est cette dévergondée? » Je répliquai : « Chez moi, Cheikh très respectable! » Alors il tâta ses armes, et son frère et ses fils tâtèrent leurs armes. Mais je parlai encore :



— Nous sommes beaucoup ici, Cheikh plein de sagesse, et d'ailleurs puis-je violer l'hospitalité ?

Cependant toutes les femmes de ma famille, et principalement les plus âgées, dont le visage est découvert, entouraient Cheikh Ishak en chantant :

« Tes pieds sont comme tes genoux, tes genoux comme tes cuisses, tes cuisses comme ton ventre, ton ventre comme ton cou, ton cou comme ta figure, et ta figure pareille au cul d'un vieux pot.

« Ne marche pas : tu vas tomber ! Ne t'assieds pas : tu vas mourir ! Ne pleure pas :

tu nous fais rire ! Ne te fâche pas : on te tuerait ! Tu cherches ta femme ? cherche tes dents !

« Mais non, nous avons menti. Ishak, tu es grand, tu es aimable, tu es jeune, tu es beau, c'est par erreur que ta barbe est blanche. Mais celle-ci, Cheikh respectable, ne vaut pas que tu t'en occupes. Compose, compose, compose ! »

Et puis la vieille demanda :

— Ishak, veux-tu mille piastres ? Kassim te les donnera.

— Mille piastres, dit le Cheikh, mille piastres ! C'est moi qui vous les donne, les mille piastres, et rendez-la-moi pour qu'elle meure !

Alors la vieille continua :

— Veux-tu un chameau ?

Ishak réfléchit une minute, et dit enfin :

— Deux chameaux ! Oui, pour deux chameaux, on pourrait voir.

Voilà, effendi, conclut Mohammed, *comment on arrange aujourd'hui, dans ma patrie, les affaires d'amour et d'honneur, parce que nous sommes un peuple civilisé.*

— Vous n'êtes, au contraire, que des barbares, répliqua le révérend Feathercock.

Lorsque ma femme, Mrs Feathercock, oublia ses devoirs par suite des artifices de sir Archibald Kennedy, justice of peace, *je reçus cinq mille livres sterling, qui me restituèrent une dignité.*

— *C'est,* répondit Mohammed avec dédain, *que dans votre pays, vous n'avez pas de chameaux !*

— *... Et je puis encore,* ajouta Mohammed, *te conter une véridique aventure qui te prouvera combien nos coutumes, à l'égard des femmes infidèles, sont marquées, de nos jours, au coin de l'indulgence et de la véritable sagesse.*

HISTOIRE RÉCONFORTANTE DE CHEIKH ABDALLAH, DE SON ÉPOUSE INFIDÈLE ET D'UN NÈGRE NOIR

IL EXISTE *à Damas,* continua Mohammed, *un vieux cheikh qui a épousé une jeune femme. Et le pays est trop beau pour être bon pour les maris. Les sources froides, les peupliers droits, princes vêtus de vert, les jardins où les jardiniers vont à l'aube ouvrir les vannes des rigoles — ils chantent en les ouvrant, ils chantent avant d'aller dormir sous les arbres frais, et l'eau des rigoles danse et chante toute seule de pure volupté après leur départ : voilà Damas ! Les rues couvertes comme des mosquées, les rues d'ombre où passent des femmes aux voiles trop transparents, parmi des Syriens souples, des Arabes qui sont tous nobles, des Bédouins sales, des incirconcis comme toi, qui ne respectent rien ; les rues pleines de l'odeur des cuirs parfumés, du santal, des fruits mûrs, des aromates et des épices, qui chatouillent la chair comme des doigts : voilà Damas ! Et derrière la grande mosquée, les petites maisons où sont les épileuses, les marchandes de fard et de mauvais conseils, les loueuses de chambres discrètes où des hommes viennent pour être maris de toutes les femmes à qui leurs maris ne suffisent pas : voilà Damas ! Damas, la perle des perles ; Damas, ville des eaux courantes, du soleil le plus clair*

et le moins brûlant, d'étoffes chaleureuses, de lits nombreux et d'amour ! Damas, épanouie toute verte et féconde, au milieu du désert stérile, comme une fleur dans un pot de grès.

Eh bien ! ô chrétien, qui sais écouter les histoires, figure-toi que cette Khansah, la jeune femme du vieux Cheikh Abdallah, scandalisait même Damas ! Je sais bien

qu'il est des troupes de lavandières qui se précipitent parfois sur un homme seul, arrivé près du lavoir sans songer à rien : et après, il pense qu'elles sont trop, ces effrontées! Mais, du moins, elles respectent encore une décence : elles jettent leurs robes sur leur visage, et ainsi restent voilées. Il est des épouses infidèles qui soulèvent la nuit, par le bas, un coin de la tente, pour recevoir le cavalier venu de loin ; et elles lui donnent tout d'elles-mêmes, excepté la vue de leur face, qui, toujours, derrière la toile, demeure invisible. Mais Khansah! c'était avec un homme de sa maison, un saïs, un de ces palefreniers qui courent derrière le cheval de leur maître, qu'elle outrageait son époux. Et ce saïs de malheur était un nègre! Et les dévergondages de Khansah avec ce nègre, elle ne les cachait même pas, et on l'avait vue, oui, on l'avait vue dans les jardins publics et sur les beaux quais de pierre, si privée de toute pudeur par son grand désir qu'elle enlevait son yachmack, *son voile, et montrait au grand jour ses yeux, sa bouche, le feu de ses joues, à ce goudronné!*

A la fin le scandale fut si fort que tous les bons musulmans jugèrent qu'il ne se pouvait plus supporter ; et le cadi fut prié

d'aller avertir courtoisement le vieux Cheikh Abdallah du désordre qui souillait sa demeure. C'est une chose qui prouve combien le mal était devenu grave et public, car ce n'est qu'en de telles occasions qu'il est permis d'aller entretenir un musulman de ce dont nul ne lui parle jamais d'ordinaire : les femmes qui sont sous son toit.

Et, bien qu'il eût conscience d'accomplir un devoir de sa charge, et le vœu des plus circonspects parmi ses concitoyens, le cadi était embarrassé. Voilà pourquoi, ayant salué Cheikh Abdallah avec la déférence qui convenait, portant la main à sa poitrine, puis à sa bouche et à son front, et quand il eut dit à ce bon vieillard : « Sur toi la paix! » il demeura quelque temps interdit. Ce n'est point la coutume d'interroger les hôtes. Pourtant, après lui avoir offert de la confiture de roses et une tasse de thé à la menthe, Cheikh Abdallah dit à celui-là :

— Vénérable cadi, si tu as quelque chose à me dire, mes oreilles sont ouvertes. Viens-tu par bonheur me demander un service ? Je serai pour toi comme un père indulgent pour son fils le plus aimé. Viens-tu, au contraire, en juge ? Alors, ô cadi! je serai ton fils obéissant. Tes paroles seront des

pièces d'or, et toutes je les mettrai, sans en perdre une seule, dans le trésor de ma mémoire.

Le cadi, sentant à ces mots un peu de courage lui revenir, s'exprima en ces termes :

— Abdallah, tu es un homme riche, d'une famille noble, et le plus notable de la ville. Sur les pavés de Damas, que les siècles ont polis, aux grandes fêtes saintes, aux jours des redevances, et quand reviennent les caravanes — vers ta maison rose, ta belle maison où sont plusieurs cours, des jardins et des fontaines, un tumulte héroïque annonce la chevauchée des tiens, t'allant rendre hommage. Et si tu n'avais une femme, chacun de tes pas serait une félicité.

— J'ai une femme, cadi, répondit Abdallah, et chacun de mes pas est une félicité.

— Si tu es à ce point aveugle, répliqua le cadi, je te causerai une amère douleur — mais il le faut — en t'ouvrant les yeux : et le sang de tes veines va se changer en fiel. Car ta femme Khansah est une dévergondée, voilà ce qu'il faut que je te dise. Et celui qui salit ton honneur avec elle, ce n'est rien qu'un de tes saïs, de ceux qui soignent tes chevaux. Et si tu veux que je le désigne davantage, c'est un nègre, un nègre noir !

Son nom pour tous est Mansour, mais pour toi le Calamiteux.

Le vieux Cheikh ne broncha pas plus sous le choc que le parvis d'une mosquée sous un tapis de prières.

— Cadi, fit-il doucement, je sais tout cela.

— Tu le sais ! cria le cadi étonné, et tu ne les as pas mis à mort, elle, la honte de

ta maison, et lui, ce bâtard, fils de mille cornards, ce produit du goudron ?

— Cadi, continua très doucement le vieil Abdallah, crois-tu que le Prophète — sur lui la lumière et la paix ! — conseille de tels meurtres ? Il ne fait que les excuser, lorsqu'on agit sous le fouet de la colère. Je n'aurais donc pas d'excuse, n'ayant pas de colère.

— Mais, dit le cadi, tu peux au moins renvoyer Khansah : telle est la loi.

— Hélas ! répondit le Cheikh, je pourrais renvoyer Khansah ; mais pourrais-je cesser de l'aimer ?

— Tu peux vendre ce nègre. Il est ton esclave.

— Je t'ai dit, répondit encore Abdallah, que j'aimais Khansah. Et je suis un vieillard : je n'ai pas besoin seulement de son corps fleuri, mais que ses yeux soient clairs quand elle me regarde — ses yeux qui font noircir la lune ! J'ai besoin que les mots de sa bouche ne me soient pas rudes, et que son rire soit gai. J'ai besoin qu'elle soit heureuse. Et pour être heureuse, il lui faut Mansour, je le sais. Comprends-moi, cadi, et approuve-moi : un vieillard n'est qu'un grand sot, s'il n'a même pas appris l'indulgence.

Alors le cadi fut contrarié à la limite de la contrariété, et son nez fut gonflé par la colère noire.

— Puisqu'il en est ainsi, cria-t-il, et puisque tu préfères une femme toute souillée à l'honneur de ta maison, je n'ai plus rien à dire. C'est à ceux de ta race à te tuer, s'il leur plaît. Par ailleurs, quand tu viendras aux mosquées, ne salue personne et fais tes ablutions loin des croyants. C'est un conseil que tu dois suivre, si tu ne veux pas qu'on t'insulte.

Et il se leva pour partir.

Mais le vieux Cheikh Abdallah, d'un seul petit geste de la main, l'arrêta sur le seuil.

— Cadi, fit-il tranquillement, nul ne t'égale en sagesse, nul n'a ta réputation d'homme savant des choses du saint Livre, ni ta prudence dans celles du siècle. Et cependant tu ne vois d'issue à cette affaire que dans le sang, ou la perte de la dernière joie de ma vieillesse. As-tu donc perdu l'esprit ? Tu ne saurais ignorer pourtant qu'il est toujours une porte pour le bonheur, dans la maison d'un homme sensé. Ne la vois-tu point ? Attends.

Il commanda qu'on fît venir Khansah et le nègre. Mansour, auquel on avait attaché

les pieds et les mains, ressemblait à une feuille morte, tant il avait peur.

Et quand cette évaporée vit qu'on avait ainsi traité le nègre Mansour, elle fut prise de crainte pour elle autant que pour lui, et voulut se déchirer la figure avec ses ongles. Mais le Cheikh Abdallah l'en empêcha bien vite, pour l'amour de sa beauté qui faisait noircir la lune. Et Khansah disait :

— J'ai péché contre ton honneur. Tue-moi.

Le vieux Cheikh ne la tua point du tout. Mais il porta solennellement la main à sa barbe, en disant :

— Je te divorce par trois fois !

— Voilà qui va bien ! fit le cadi, tout joyeux.

C'est la formule du divorce irrévocable, et le cadi applaudissait à la résolution d'Abdallah, croyant qu'il renvoyait Khansah. Mais c'est qu'il n'avait pas l'esprit assez fin pour deviner toute la prudence du vieillard. Car Cheikh Abdallah, se tournant vers lui, ajouta :

— Maintenant, cadi, je te prie de marier cette femme avec Mansour, ici présent, mon saïs.

Khansah parut satisfaite à la limite de la satisfaction, mais Mansour cria :

— Ouallahi ! Je ne veux pas épouser cette dévergondée ! Qu'on me vende, qu'on m'envoie porter les sacs sur la route des caravanes. J'aime mieux ça, oui, j'aime mieux ça !

Alors Cheikh Abdallah, voyant qu'il faisait de la résistance contre un projet si juste, saisit une matraque d'entre les matraques, et fit mine de lui écosser la cervelle du crâne, comme un fléau fait sortir le grain de sa coque.

— J'épouse ! cria Mansour. Ya Allah ! j'épouse !

— Tu fais bien, dit philosophiquement son maître Abdallah. Sur toi le pardon et la sécurité. Et il n'y a rien ici de changé, sinon que c'est toi qui es le cocu.

Et, se tournant vers le cadi :

— Maintenant que j'ai mis le collier de l'union légitime autour de leurs plaisirs, vois-tu de l'inconvénient à ce que Mansour soit... ce qu'il te déplaisait si fort que je fusse ?

— Bismillah ! *fit le cadi, il n'y a point d'inconvénient. Et je proclamerai, à la face de tous les musulmans, que tu es le sage des hommes !*

Ces deux exemples d'indulgence mahométane ne convainquirent point pleinement les auditeurs. La baronne Bourcier crut devoir protester :

— Bien que je reconnaisse l'esprit d'indulgence qui pénètre ces épisodes, je ne puis m'empêcher d'y découvrir un évident mépris de mon sexe. Vous êtes convaincu, dirait-on, que les femmes, livrées à elles-mêmes, ne peuvent faire autrement que de perdre toute retenue. Contre cette inévitable défaillance

vous vous défendez par la claustration, les plus rudes châtiments, la mort même, ou bien vous consentez dédaigneusement à d'humiliantes compensations matérielles. Il ne semble pas qu'il vous vienne jamais à la pensée de faire appel à leur pudeur, à leur fidélité.

Je n'ignore pas, fit-elle en se tournant vers le hodja avec une grâce toute particulière, *que vous êtes sage et pieux parmi les musulmans. Je ne sais quoi aussi m'autorise à supposer que vous êtes infiniment bon. Croyez-vous en vérité que vos mœurs n'ont point tort dans cette méfiance ou m'en pouvez-vous indiquer la cause ?*

Nasr'eddine allait répondre : *La cause ? Eh, la cause, c'est que les femmes sont des êtres dénués de raison !* Mais il songea : *Fais attention, ya Nasr'eddine, fais bien attention ! Tu n'es pas ici à la mosquée, où tu dois professer sans fard la doctrine. Il faut savoir user de politesse ! Il y a toujours moyen de dire les choses.* Il répliqua donc :

— Ne doit-on pas croire qu'Allah, qui a donné aux femmes tels ou tels instincts, ne les en saurait punir ? C'est donc aux hommes à prendre leurs précautions...

Il médita une petite minute, et poursuivit :

— *D'ailleurs, hanoum non pareille, et dont l'intelligence te rend si visiblement supérieure à toutes celles de ton sexe, es-tu si certaine que tes sœurs d'Occident ne sont point semblables aux nôtres, et que c'est leur vertu qui les garde?*

— *Certes!* affirma la baronne.

— *Ne te souviens-tu pas,* fit-il, et toujours paisiblement imperturbable, *de l'eunuque jaloux qui veilla sur toi jusqu'au soir de tes noces?*

— *Un eunuque, moi,* protesta la baronne, et il faut convenir qu'elle était sincèrement choquée. *Jamais...*

— *Si!* affirma Nasr'eddine. *Il s'appelait l'Ignorance! J'ai vu passer à Brousse des vierges d'Occident, et je sais, je sais ce que je dis : c'est à l'eunuque Ignorance qu'on les avait confiées. Il est bon serviteur de nos susceptibilités mâles et de nos jalousies, je lui rends hommage; il nous manque, dans nos harems, il manque à la garde de nos filles... Et plus tard, une fois livrées à vos époux, ceux-ci vous confient encore à un nouvel eunuque. Il se nomme l'Orgueil. Mais il est moins sûr que le premier, et parfois détourne les yeux.*

— *Alors ?* interrogea la baronne.

— *Alors, je présume que vos époux sont comme les nôtres. Il en est qui châtient, il en est qui s'éloignent, et cela s'appelle divorcer, il en est qui pardonnent, non point qu'ils soient bons, mais parce qu'ils sont faibles, et qu'ils ont besoin de cette femme-là, non pas d'une autre.*

— *Mais Dieu — l'Allah de ton Prophète ?* demanda M. Feathercock.

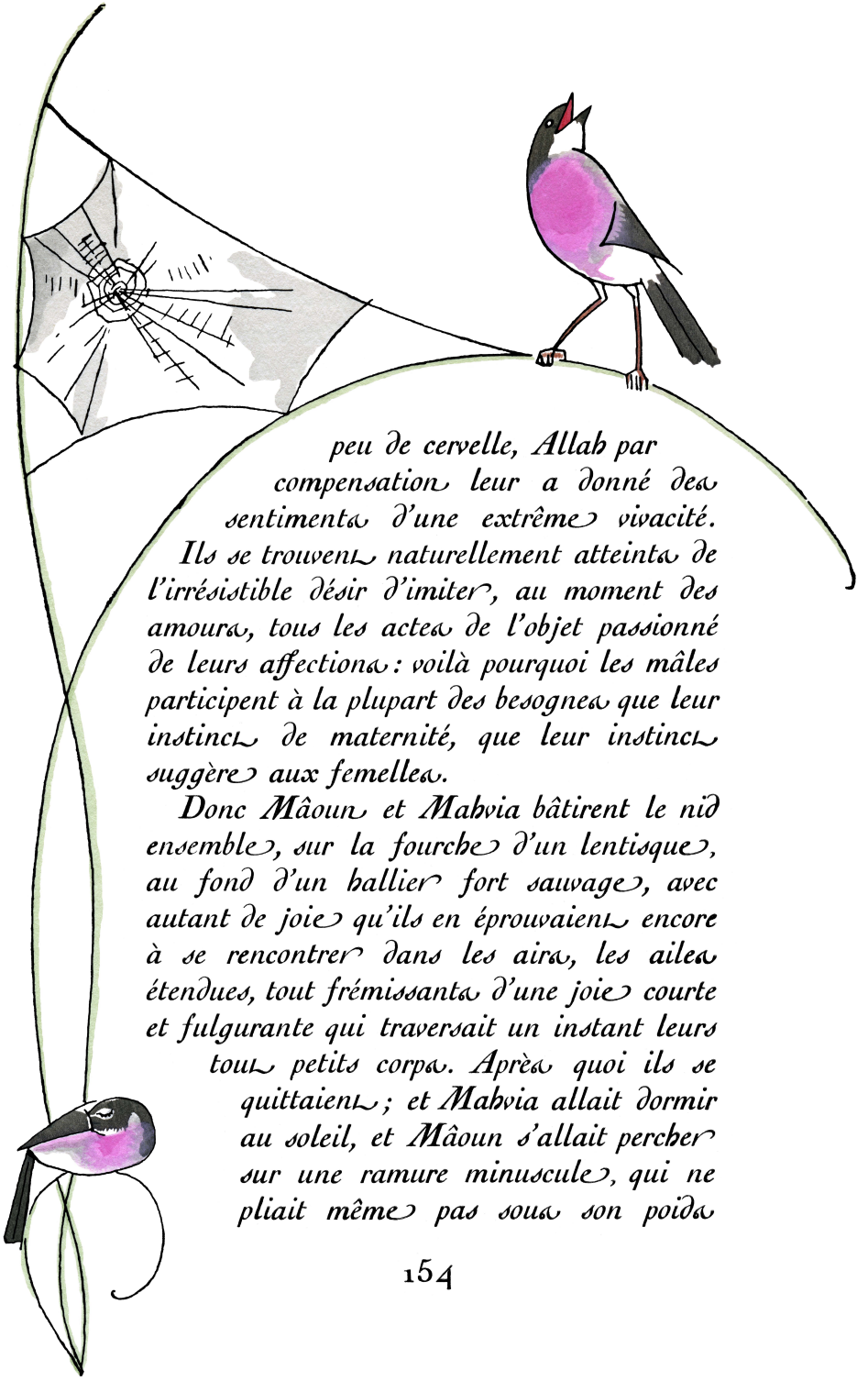
— *Comment Allah, qui a fait sa créature, la punirait-il d'avoir agi telle qu'il l'a faite ? Allah lui avait écrit sa destinée.*

— *Songez-vous,* interrogea le révérend, *songez-vous aux enfants ? A la bassesse du crime qu'il y a d'imposer à un homme des enfants qui ne sont pas de lui ?*

— *Il est vrai,* concéda Nasr'eddine, *il est vrai... Mais encore une fois, cela ne concerne que cet homme, non pas Allah, qui ne veut qu'une chose, c'est que les entrailles des femmes ne demeurent point stériles. Et même, en cette matière comme en toutes autres, il est le seul savant ! Écoutez !*

HISTOIRE DE MAOUN ET MAHVIA

ON RAPPORTE — mais Allah est plus savant ! — que Mâoun et Mahvia habitaient quelque part, en un temps qu'on ne saurait dire, mais qui ne doit pas être bien loin de celui-ci, dans la grande forêt de chênes verts et de lentisques qui met du bronze vert au centre de leur cuivre rouge, à toutes ces montagnes de la rive d'Europe, entre Constantinople et la mer Noire. Et ils étaient heureux, très heureux ! Ne vous étonnez point, ne dites point que cela est incroyable : ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des rouges-gorges, de petits oiseaux gais, de petits oiseaux sans religion, sans âme et presque pas de cervelle, qui jouent, qui crient, qui aiment et qui volent... Vers le milieu du mois d'avril Mahvia, qui depuis quelque temps éprouvait sous les plumes, à l'endroit du ventre, une sorte d'étrange et pourtant agréable inquiétude, apercevant au travers d'un sentier je ne sais quel intéressant brin de ronce, fraîchement coupé et parfaitement souple, se jeta dessus et l'emporta dans son bec. Mâoun, son mari, en remarquant un autre, imita cet exemple sans même songer à en demander la raison, sans réfléchir, sans couleur ni odeur de réflexion. C'est qu'ayant accordé aux oiseaux



peu de cervelle, Allah par compensation leur a donné des sentiments d'une extrême vivacité. Ils se trouvent naturellement atteints de l'irrésistible désir d'imiter, au moment des amours, tous les actes de l'objet passionné de leurs affections : voilà pourquoi les mâles participent à la plupart des besognes que leur instinct de maternité, que leur instinct suggère aux femelles.

Donc Mâoun et Mahvia bâtirent le nid ensemble, sur la fourche d'un lentisque, au fond d'un hallier fort sauvage, avec autant de joie qu'ils en éprouvaient encore à se rencontrer dans les airs, les ailes étendues, tout frémissants d'une joie courte et fulgurante qui traversait un instant leurs tout petits corps. Après quoi ils se quittaient ; et Mahvia allait dormir au soleil, et Mâoun s'allait percher sur une ramure minuscule, qui ne pliait même pas sous son poids

minuscule, pour chanter : « Je l'ai fait, je l'ai fait, je l'ai fait ! Et c'était bon, c'était bon, c'était très bon ! » Et c'est ainsi qu'Allah le Rétributeur fait descendre le plaisir sur ses créatures, au temps marqué, jusqu'au jour qu'il leur marque de même l'hiver, et puis la mort.

Après quoi Mahvia pondit chaque matin, durant toute une semaine, de beaux œufs translucides, pas plus grands que l'ongle translucide du petit doigt d'une femme. C'était comme des perles au fond d'une coupe, et le nid avait l'air heureux de les contenir, tant il semblait fait pour ça. Et quand Mahvia eut fini de pondre, elle commença de couver. Elle demeurait sur les œufs, comme étourdie d'une volupté puissante et vague, les yeux brillants ; et Mâoun, sur une branche de lentisque, chantait triomphalement :

— Nous avons pondu des œufs, des œufs, des œufs ! Et c'est magnifique, magnifique, magnifique !

Et quand Mahvia quittait le nid, pressée par la faim, il prenait sa place sans tarder, pour la raison que j'ai déjà dite.

Mais quelquefois ils sortaient ensemble, à l'heure où le soleil, étant au plus haut

du ciel, suffisait tout seul à tenir bien chaudes les huit petites boules claires. Un de ces jours-là, qu'Allah écrivit, comme ils étaient assez loin de la forêt, s'amusant à saisir au vol les moustiques, les éphémères et les tout petits papillons bleus qui voient très mal et semblent vraiment faire exprès de vous tomber dans le bec, Kerkis, le coucou solitaire, l'oiseau sale et triste, couleur de sable noir, découvrit le nid et poussa une faible plainte de satisfaction. Lui aussi, il avait le ventre lourd! Une à une il brisa les coquilles, et goba voracement l'espoir de vie qu'elles enfermaient. Puis il jeta les écailles légères au pied du lentisque, s'enfonça dans le nid, qui céda sous son poids, écarta un peu ses deux ailes courtes et molles, et pondit à son tour un œuf, un très gros œuf, à la coquille épaisse et tachetée. Et il vit que cela était bon. Et il s'envola, silencieux. Et voilà pour lui!

Mâoun et Mahvia revinrent quelques instants plus tard, mais ce fut Mahvia qui rentra dans le nid la première. Elle poussa un cri de stupéfaction.

— Knitt! Knitt! siffla Mâoun en s'abattant à ses côtés. Qu'est-ce qu'il y a?

— Il n'y a plus qu'un œuf, Mâoun, dit-elle.

— Il n'y a plus qu'un œuf, constata Mâoun. C'est singulier !

— Je n'y comprends rien ! fit Mahvia, désolée.

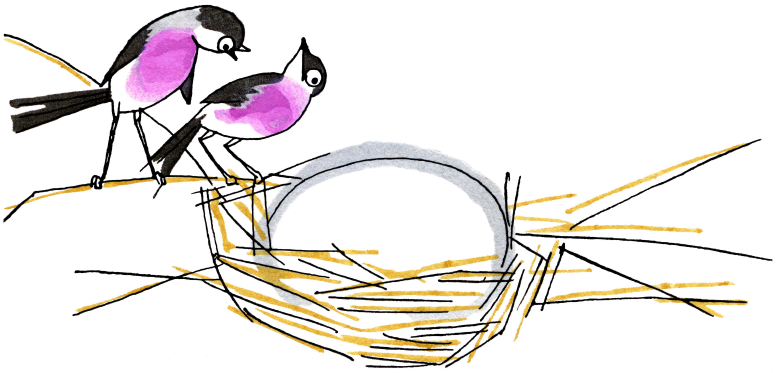
Mâoun était le mari. Il se devait de trouver une explication. Il l'imagina sur-le-champ.

— Ce n'est pas étonnant ! dit-il avec importance.

— Ce n'est pas étonnant ?

— Non. Celui-ci est beaucoup plus gros. Aussi gros que tous les autres ensemble.

La petite cervelle de Mahvia hésita un instant, puis admit le phénomène : tous ses œufs s'étaient fondus en un seul. D'ailleurs il lui fallait couver. Son sexe, son instinct et la saison lui ordonnaient de couver. Donc



elle couva religieusement cet œuf énorme, qui lui faisait mal depuis le croupion jusqu'au bréchet. Quand Mâoun ne venait pas se substituer à elle dans la tiédeur du nid, il chantait sur sa branche favorite :

— Nous avons fait un œuf, un œuf ! Un œuf extraordinaire ! Jamais dans la famille il n'y a eu un œuf comme ça !

Les jours passèrent, et Mahvia sentit enfin la coquille craquer. Elle essaya d'aider aux efforts de la chose vivante qui s'agitait ainsi, mais son faible bec se heurtait à une cuirasse de pierre pour elle impénétrable. Cependant le petit finit par sortir tout seul. Dans sa nudité rougeâtre et douloureuse, il était monstrueux ! Alors que depuis une seconde à peine ses yeux clignaient sous la lumière, il était déjà plus gros que Mahvia elle-même. Ses pattes semblaient déjà plus épaisses que les vrilles d'une vigne sauvage ; et, pour demander à manger, il ouvrit un bec plat, vaste et profond à y jeter toute la tête d'un rouge-gorge.

Mâoun et Mahvia se précipitèrent. Ils apportaient à leur gigantesque enfant les choses dont ils se nourrissaient d'habitude, des graines tendres et bien broyées, de petits

insectes. Mais lui, dédaigneux, rejetait les graines comme s'il eût vomi, et des insectes ne faisait qu'une bouchée. Puis son bec plaintif et tumultueux exigeait : « Encore ! Encore ! » Sa gorge violette était comme un gouffre sans fond ; il semblait perpétuellement près de mourir de faim. Les deux rouges-gorges finirent par reconnaître le mets qui pouvait satisfaire son palais corné et ses entrailles : de grosses chenilles velues

qui, à leur goût délicat, faisaient horreur. L'oiseau fabuleux qui emplissait leur nid les engloutissait par douzaines, puis en réclamait de nouveau et s'endormait pour digérer. Mâoun profitait de ces rares répits pour monter sur la cime du lentisque ; et son ivresse paternelle lui suggérait des chants impétueux :

— Nous avons un fils, un fils ! Un fils qui est plus gros que nous deux à la fois ! Et il mange déjà de la viande !

Ce fils qu'ils admiraient grandit, de plus en plus glouton, égoïste et féroce. Mâoun et Mahvia, quand ses plumes eurent poussé, et qu'il commença de se tenir en équilibre sur les bords du nid, étaient épuisés de fatigue et de soucis. Mais ils allaient chercher les autres ménages de rouges-gorges, et leur disaient :

— Venez voir !

Les rouges-gorges examinaient l'oiseau d'un œil intrigué. Toutes ses dimensions, si peu habituelles, les déconcertaient. Ils claquaient du bec, avant d'affirmer, d'un air dubitatif :

— Il n'est pas comme les autres !

— N'est-ce pas, répondait Mahvia, orgueilleuse, il n'est pas comme les autres !

Un moment vint pourtant que le nourrisson insatiable prit son vol, et ne reparut plus. Mahvia ni Mâoun ne s'en étonnèrent : ils savaient que tel est le destin inévitable, et que les enfants doivent s'en aller. Même, comme ils n'en pouvaient plus, il leur arriva de se dire : « On va pouvoir respirer ! »

Mais ils gardèrent pourtant, des incroyables peines que leur avait coûté cette éducation, une fierté enthousiaste. L'année suivante Mahvia pondit encore sept œufs, et mena cette fois à bien toute cette nombreuse couvée. Les sept petits rouges-gorges étaient vifs, malin et obéissants. Ils ne mangeaient que raisonnablement, et apprirent à voler dans les règles, sans trop de terreurs ni de témérités. Cependant leurs parents les considéraient malgré tout avec une certaine indifférence. Ils ne prenaient à cette couvée qu'un intérêt modéré, et quand les voisins en demandaient par hasard des nouvelles, ils répondaient, le bec pincé :

— Ils vont bien : nous vous remercions de votre sympathie, ils vont bien ! Mais celui de l'année dernière nous faisait bien plus d'honneur !

Jugeant qu'il avait assez parlé, le

hodja se tut, salua avec une amène gravité, et s'en fut, dans la nuit noire qui était tombée, regagner sa cellule du couvent de Stamboul.

— *Cet homme,* déclara la baronne avec enthousiasme, *cet homme en vérité a l'âme d'un grand saint! Ses paroles m'ont émue jusqu'au fond du cœur.*

— *Vous trouvez?* fit M. Feathercock. *J'estime au contraire qu'il est effroyablement immoral.*

— *Ah!* s'écria-t-elle d'un air pénétré, *c'est que vous ne comprenez pas l'Orient.*

COMMENT LE RÉVÉREND JOHN FEATHERCOCK DUT QUITTER CONSTANTINOPLE

QUELQUES jours après les épousailles de M. Feathercock avec Yasmine, en laquelle, avec une certaine déception, il dut reconnaître bientôt une compatriote, Haydar-pacha, ministre de la septième police, manda auprès de lui, en audience particulière, Mohammed-si-Koualdia.

— *Il m'est revenu, ô Mohammed,* lui dit-il simplement, *que dans l'entourage de Sa Majesté on est porté à faire paraître sous un mauvais jour les relations que j'ai entretenues avec cet excellent missionnaire qui, je crois, est devenu ton ami. C'est dommage : ses propos, parfois, n'étaient pas sans nous être de quelque avantage, malgré qu'ils fussent, comme ils disent dans leur langue, quelque peu* « garruleux »... *D'autre part, il est possible que nous ayons épuisé leur utilité. Notre parent Hamdi-bey lui-même serait de cet avis.*

Cependant, tu le sais, ô Mohammed, ajouta-t-il, *nous ne pouvons expulser aucun étranger. Il y a les capitulations! Nous ne saurions oublier qu'il y a les capitulations! Les étrangers ne peuvent quitter cet empire que si c'est leur bon plaisir.*

Mohammed, ayant écouté, parla

d'autre chose, agréablement. Puis il fit remarquer, avec des circonlocutions décentes, que sa maison, hélas ! était bien pauvre en ce moment, et que même le service public pourrait souffrir de son dénuement.

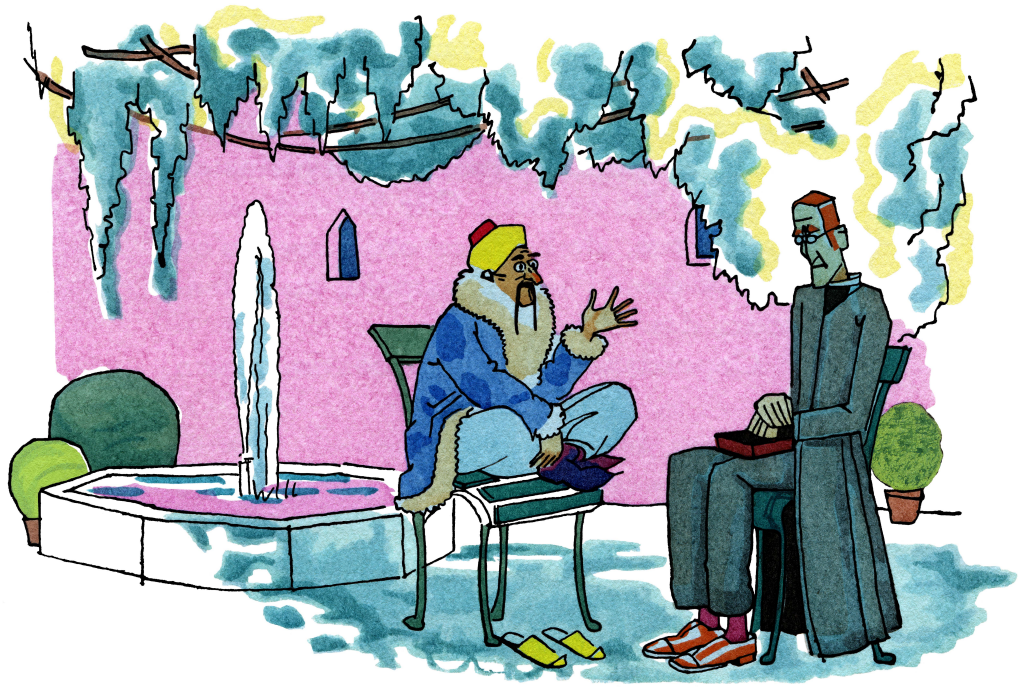
— *Nous verrons plus tard,* répondit le ministre de la septième police, *nous verrons plus tard. Pour l'instant, va donc t'entretenir de la petite chose dont je viens de te parler avec le père Stéphane, prieur du couvent des Hiérosolymites grecs. Il m'est revenu qu'il n'aimait point la concurrence des hérétiques de sa religion. Et il faut savoir se servir des Grecs, ô Mohammed ! C'est bien le moins, pour les embarras qu'ils nous donnent.*

Il ne jugea point utile de faire connaître à son agent que le père Stéphane l'était venu voir, au sujet de la concurrence que lui faisait la mission du révérend Feathercock, et avait su l'intéresser à sa plainte.

Mohammed s'en alla par sa voie, sans rien demander davantage, et quand il eut rendu visite au père Stéphane, jamais, durant les huit jours qui suivirent, il ne se montra plus affable et

plus communicatif à l'égard de M. Feathercock. Il ne quittait plus guère la maison du Taxim.

...Certain soir, Zobéide, toujours prudente et sage, passa d'abord doucement la tête entre deux petites branches de myrte, afin de savoir quelle sorte de personnes causaient près du jet d'eau, dans l'ombre fraîche qui tombait du



mur de grès rose. Et quand elle vit que ce n'était que le révérend John Feathercock, son seigneur et maître, discourant comme d'habitude avec Mohammed-si-Koualdia, elle se dirigea vers eux bien franchement, quoique avec lenteur. Lorsqu'elle fut tout près, elle s'arrêta, et sûrement vous eussiez cru, à l'éclair de ses yeux très noirs, qu'elle écoutait avec attention. Mais la vérité est que, de toute sa cervelle mince, de toute sa bouche et de tout son ventre, elle ne faisait que désirer la pulpe jaune et parfumée d'une pastèque ouverte, placée sur la table au pied des grands verres à demi pleins de la neige des sorbets. Car Zobéide était une tortue, de l'espèce ordinaire qu'on trouve dans l'herbe des prés, aux alentours des Eaux-Douces.

Cependant Mohammed continuait son histoire :

— ... Donc je te dis, ô révérend plein de vertus, que ce lion, qui vit toujours près de Tabariaz, était jadis un lion très fort, un lion

extraordinaire, le lion des lions ! Aujourd'hui encore, il peut tuer un chameau d'un seul coup de griffe ; et, après lui avoir planté ses crocs dans l'échine, le jeter sur son épaule d'un seul mouvement de cou. Par malheur, un jour qu'à la chasse il venait de faire tomber une chèvre, rien qu'en lui soufflant au poil l'haleine de son nez, il s'écria : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, mais je suis aussi fort que Dieu. Qu'il le confesse ! » Allah, qui l'écoutait, Allah, le tout-puissant, dit à voix haute : « O lion de Tabariat, essaye maintenant d'emporter ta proie ! » Alors le lion planta ses grandes dents entre les vertèbres de la bête, derrière les oreilles, pour la jeter sur son dos. Ouallahi ! Ce fut comme s'il essayait de soulever le mont Liban, et il tomba boiteux de la jambe droite. Et la voix d'Allah retentit encore, clamant : « Lion, plus jamais tu ne pourras tuer une chèvre ! » Et il en est resté ainsi jusqu'à ce jour : le lion de Tabariat a conservé toute sa force pour emporter les chameaux, mais il ne peut faire le moindre mal même à un chevreau nouveau-né ; les boucs des troupeaux, la nuit, lui font les cornes, et il est toujours boiteux de la jambe droite depuis ce moment-là.

— *Mohammed,* dit le révérend Feathercock avec dédain, *ce sont là des histoires bonnes pour les petits enfants.*

— *Eh quoi!* repartit Mohammed-si-Koualdia, *tu refuses de croire que Dieu peut tout ce qu'il veut, que le monde n'est qu'un rêve perpétuel de Dieu, et que, par conséquent, Dieu peut changer de rêve? Es-tu chrétien, si tu dénies au Tout-Puissant sa Toute-Puissance?*

— *Je suis chrétien,* fit le révérend avec un certain embarras, *mais depuis assez longtemps nous avons été obligés d'admettre, nous autres pasteurs de l'Occident civilisé, que Dieu ne saurait, sans se démentir lui-même, changer l'ordre de choses qu'il établit quand il créa l'univers. Nous considérons que la foi aux miracles est une superstition qu'il faut laisser aux moines*

de Rome et de Russie, ainsi qu'à vous autres musulmans, qui vivez dans l'ignorance de la vérité. Et c'est pour vous apporter la vérité que je suis venu dans vos contrées, en même temps que pour lutter contre la pernicieuse influence politique de ces moines de Rome et de Russie dont je viens de te parler.

— *En invoquant le nom d'Allah,* répondit Mohammed avec une grande solennité, *et par la vertu de la clavicule de Salomon, je pourrais faire grandir chaque jour de la grandeur d'un ongle la tortue qui nous écoute !*

Et en prononçant ces paroles, comme il avait fait du pied un geste un peu vif vers Zobéide, Zobéide rentra la tête sous sa carapace.

— *Tu ne saurais faire cela,* dit le révérend. *Toi, Mohammed, un homme tout couvert de péchés, un musulman que j'ai vu ivre...*

— *J'étais ivre,* répliqua Mohammed, *mais toi-même...*

— *... Tu serais capable de forcer la puissance d'Allah ?* poursuivit M. Feathercock.

— *Je le ferai sur l'heure,* dit Mohammed.

Prenant Zobéide, il la posa sur la

table. La tortue, effrayée, de nouveau avait rentré la tête. On ne voyait plus que les quadrangles jaunes, cerclés de noir, de sa carapace, tout contre la pastèque juteuse. Mohammed prononça :

— Tu es un miracle en toi-même, ô tortue ! Car ta tête est d'un serpent, ta queue d'un rat d'eau, tes os d'un oiseau, ton poil fait de caillou ; et cependant tu connais l'amour comme les hommes, si bien que lorsqu'on vous rencontre au printemps, vous toutes, tortues, on dirait que les pierres mêmes, ding, ding, ding, tin, tin, tin, s'agitent, se mêlent et s'unissent pour procréer. Et, en effet, ô tortue de pierre, voilà qu'ensuite tu pondais des œufs !

Tu es un miracle en toi-même, ô tortue, car on dirait que tu n'es que de la coquille, et pourtant tu es une bête qui manges. Mange de cette pastèque, ô tortue, et grandis cette nuit de la grandeur d'un ongle, si Allah le veut !

Et quand tu auras grandi d'un ongle, ô tortue, mange encore de cette pastèque, ou de sa sœur, une autre pastèque, et grandis encore d'un ongle, et deviens grosse comme une mosquée. Tu es un miracle en toi-même,

ô coquille qui es de la vie : fais un autre petit miracle, si Allah le veut, si Allah le veut !

Zobéide, rassurée par la monotonie de cette voix, se décida enfin à sortir d'abord la pointe de son nez corné, puis ses yeux noirs, sa queue grasse et dure et ses fortes pattes griffues. Apercevant la pastèque, elle fit un signe d'assentiment et commença de manger.

— *Il n'arrivera rien du tout !* dit le

révérend John Feathercock, un peu ému.

— *Tu verras,* répondit Mohammed gravement. *Je reviendrai demain.*

Il revint en effet le lendemain matin, prit la mesure de Zobéide avec ses doigts, et déclara :

— *Elle a grandi!*

— *Tu veux me le faire croire,* répliqua M. Feathercock, anxieux.

— *Il est dit dans le Coran,* poursuivit Mohammed, *au chapitre de la Fente, lequel contient vingt-cinq versets et fut écrit à la Mecque : « Je jure par la rougeur qui paraît en l'air lorsque le soleil se couche, par l'obscurité de la nuit et par la clarté de la lune, que vous changerez tous d'être et de taille. » Allah s'est manifesté, la tortue a changé de taille. Elle changera encore : mesure-la toi-même, et tu verras.*

M. Feathercock mesura Zobéide, et, le lendemain, dut constater qu'elle avait grandi de la grandeur d'un ongle. Il devint rêveur.

Et de jour en jour, Zobéide crût en forces, en dimensions, en vigueur et en appétit. D'abord, elle n'était grosse que comme la soucoupe d'une tasse à thé, et

ne prenait que quelques onces de nourriture. Puis elle fut comme une assiette à dessert, puis comme une assiette à soupe. Son bec vigoureux crevait d'un coup l'écorce des pastèques ; on entendait distinctement le bruit de ses mâchoires broyant la chair molle des fruits qu'elle faisait disparaître. En une semaine, elle fut vaste comme l'un de ces plats sur lesquels on sert la viande. Le révérend n'osait plus approcher ce monstre, dont les yeux lui semblaient avoir pris quelque chose de démoniaque.

D'ailleurs, dévorée d'une faim perpétuelle, Zobéide mordait.

Les ouailles de M. Feathercock apprirent qu'il gardait chez lui une tortue enchantée au nom d'Allah, et non point par l'invocation de la divinité occidentale : cela ne fut point avantageux aux travaux évangéliques du révérend. Mais celui-ci refusait obstinément

de croire à un miracle, bien que Mohammed-si-Koualdia, depuis le jour où il avait prononcé le charme, n'eût pas remis les pieds dans la maison. Il restait assis dehors, à la porte d'un petit café, l'air rêveur ou méditatif, et mangeait parfois une boulette de haschisch. Le révérend finit par se persuader qu'il n'y avait là qu'un phénomène très simple, bien que peu connu, dû à l'action extraordinairement favorable de la pulpe de pastèque sur le développement des tortues. Il résolut donc de priver Zobéide de pastèques.

Mohammed, devenu à la fin très ivre de haschisch, aperçut un jour Hakem, le boy de M. Feathercock, qui, sans rien dissimuler d'ailleurs, revenait du marché avec une botte d'herbes grasses. Les traits durcis par la drogue, mais toujours majestueux, il le suivit à grands pas.

— *Malheureux,* dit-il à M. Feathercock, *malheureux! Tu as voulu rompre le charme? Réjouis-toi, il est rompu. Mais désespère! Il est rompu bien plus que tu ne crois: la tortue va diminuer!*

Le révérend essaya de rire, mais il

n'était pas rassuré. Le dimanche, à l'office, les rares fidèles qu'il avait conservés le regardaient sans confiance, et chez le consul d'Angleterre, on se contenta de lui dire, sans excès de sympathie, que lorsqu'on faisait son ami de Mohammed-si-Koualdia, se mêlant ainsi « *promiscueusement* » à la canaille, il ne pouvait rien en résulter de bon. Cependant Zobéide, mise en présence de l'herbe humide, manifesta d'abord des sentiments assez dédaigneux. Incontestablement, elle préférait les pastèques. M. Feathercock s'en applaudit : *Elle mangeait trop, tout simplement,* songeait-il, *c'est ce qui la faisait grandir. Si elle ne mange plus, elle ne grandira plus. Et si elle crève, j'en serai débarrassé. Tout est pour le mieux.*

Mais le lendemain, Zobéide, renonçant à bouder, se mit très docilement à mâcher de l'herbe, et Hakem, porteur d'une nouvelle botte, dit d'un air sournois :

— *Effendi, elle diminue.*

Le révérend essaya de hausser les épaules, mais il lui fut impossible de se le dissimuler à lui-même : la taille de

Zobéide avait rétréci. Et tout Constantinople apprit en une heure que Zobéide avait rétréci ! Quand il allait chez le barbier grec, le barbier grec lui disait : *Sir, votre tortue n'est pas une tortue ordinaire !* Quand il allait chez madame Hollingshead, qui s'intéresse toujours tellement à tout ce qu'elle ne comprend pas, et voilà pourquoi elle peut parler de tant de choses, cette dame lui disait : *Dear sir, votre tortue ! comme cela doit être exciting, de la voir diminuer : j'irai chez vous.* Quand il allait à l'orphelinat anglican, tous les petits Syriens, tous les petits Arabes, tous les petits Druses, tous les petits juifs, dessinaient des tortues sur leurs cahiers, des tortues de toutes les tailles, la plus grosse derrière la plus petite, et toutes se mordant la queue. Et dans la rue, les âniers, les porteurs d'eau, les frituriers, les marchands de viande grillée, de pain cuit, de fèves, de crème, criaient : *Mister Tortue, mister Tortue ! Essaye de notre marchandise, pour ta bête têtue qui diminue !*

Et en effet la tortue diminuait toujours. Elle devint comme une assiette

à soupe, puis comme une assiette à dessert, puis comme une soucoupe de tasse à thé, puis un matin ce ne fut plus qu'une toute petite chose ronde, frêle, translucide, une tache mince, pas plus large qu'une montre de dame, presque invisible au pied du jet d'eau. Et le lendemain, un lendemain d'entre les lendemains, il n'y eut plus rien, mais plus rien du tout, ni tortue, ni odeur de tortue, pas plus de tortue dans la cour que d'éléphant.

Mohammed-si-Koualdia ne prenait plus de haschisch parce qu'il en était saturé. Mais il demeurait accroupi tout le jour à la porte du petit café, en face de la maison du révérend, les yeux si démesurément agrandis dans sa face blême qu'il avait l'air vraiment d'un sorcier très terrible. Le révérend s'en retourna chez le consul d'Angleterre qui lui dit froidement :

— *Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez* made an ass of yourself, *autrement*

dit, pour parler comme les Français, fait l'âne pour avoir du son. Ce que vous avez de mieux à faire, est d'aller créer une congrégation ailleurs.

Le révérend John Feathercock accepta ce conseil avec déférence, et prit le bateau pour Smyrne. Le soir même, Mohammed-si-Koualdia, s'étant rendu chez Antonio, interprète et écrivain public, lui fit traduire en hellène la lettre suivante, dont il lui dicta le texte arabe, et porta cette lettre au père Stéphane, prieur du couvent des Hiérosolymites grecs.

Puisse le ciel fleurir tes joues des couleurs de la santé, vénérable Père, et la félicité régner dans ton cœur. J'ai l'honneur de t'informer que le révérend John Feathercock vient de partir pour Smyrne, mais qu'il a mis sur ses malles l'adresse d'une ville nommée Liverpool, laquelle, je m'en suis informé, se trouve dans le royaume d'Angleterre; et ainsi tout porte à croire qu'il ne reviendra plus. J'espère donc que tu me donneras la seconde partie de la récompense promise, ainsi qu'un cadeau généreux pour Hakem, le boy de M. Feathercock, qui

portait tous les jours dans la maison du révérend une nouvelle tortue, et remportait l'ancienne sous son burnous.

Je te prie également de faire savoir à tes amis que je puis leur vendre, à des prix exceptionnels, cinquante-cinq tortues toutes différentes de taille et dont la dernière n'est pas plus grande que la montre d'une hanoum *européenne. Elle m'a donné bien du mal à découvrir et prouver avec quel soin délicat Allah dessine les membres des moindres créatures et se plaît à orner leurs corps de dessins ingénieux.*

PAGINATION DES HISTOIRES

DU CARACTÈRE DE NASR'EDDINE ET DE SES DÉPLORABLES BIEN QUE MERVEILLEUX DÉBUTS DANS LA VIE MONASTIQUE 1

COMMENT NASR'EDDINE CONNUT CE QU'EST LE MARIAGE DES CHRÉTIENS 27

COMMENT NASR'EDDINE MÉDITA SUR LE PARADIS ET SES CONCLUSIONS 43

COMMENT NASR'EDDINE PRIT CONSEIL DE KENAN ET DEUX HISTOIRES PROFITABLES 59

HISTOIRE INSTRUCTIVE DU BOUCHER ENTREPRENANT, DE YOUSSOUF-ZIA LE SALEPJI INGÉNIEUX ET DE LA BELLE ADOLESCENTE . . 63

HISTOIRE ÉDIFIANTE DU KHALIFE ET DU CORDONNIER. 93

COMMENT LES RÉCITS DE L'ESPION MOHAMMED-SI-KOUALDIA LUI GAGNÈRENT LES SYMPATHIES DU RÉVÉREND JOHN FEATHERCOCK . 113

HISTOIRE VERTUEUSE DE CHEIKH ISHAK, DE KAIRIA LA DÉVERGONDÉE ET DU CAVALIER KASSIM . . . 121

HISTOIRE RÉCONFORTANTE DE CHEIKH ABDALLAH, DE SON EPOUSE INFIDÈLE ET D'UN NÈGRE NOIR. 135

HISTOIRE DE MAOUN ET MAHVIA 151

COMMENT LE RÉVÉREND JOHN FEATHERCOCK DUT QUITTER CONSTANTINOPLE 163

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE 10 JUIN 1924
PAR DUCROS &
COLAS, 7, RUE
CROULEBARBE
A PARIS (XIIIe)